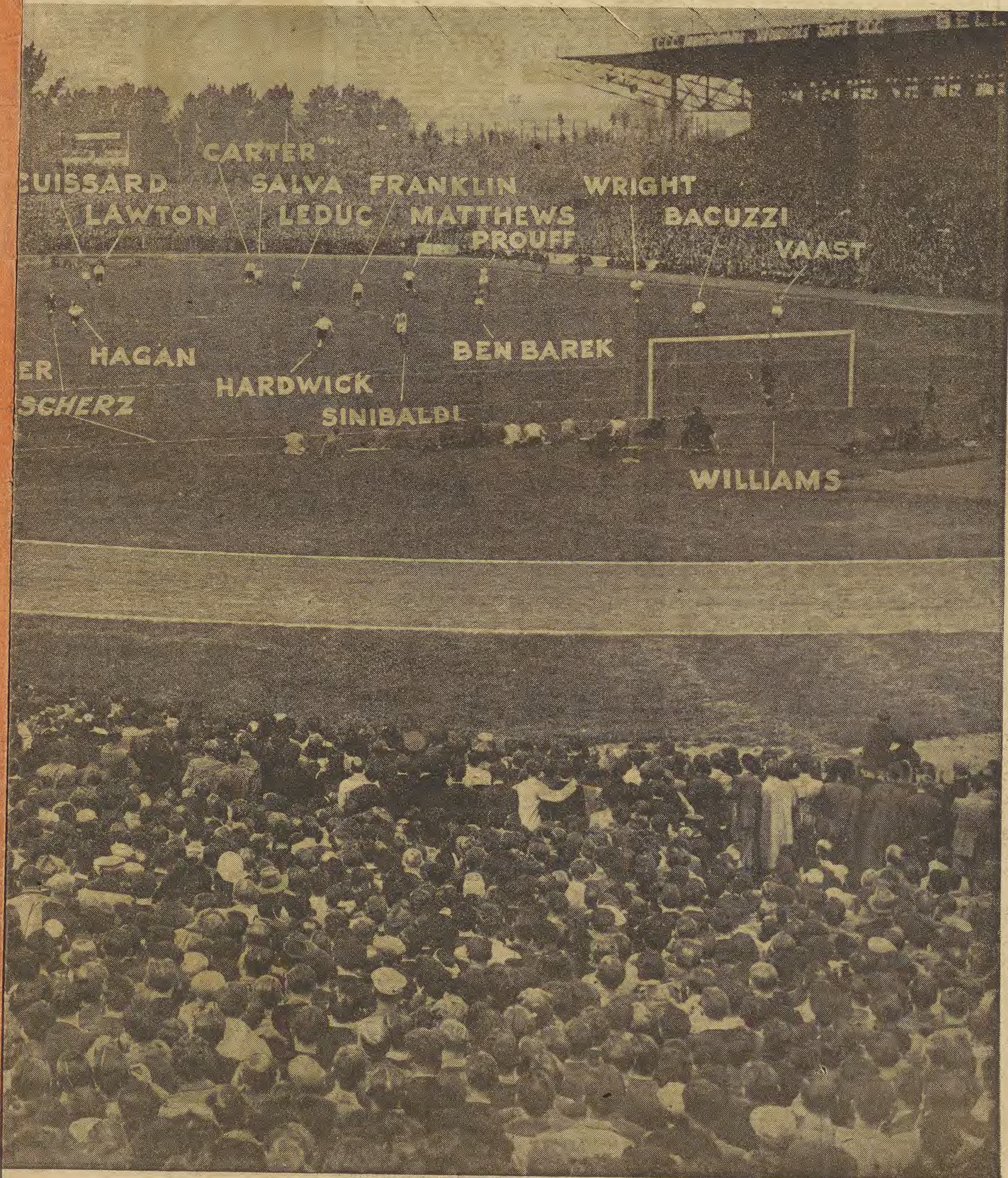


N° 13
20 MAI
1946

BU

PRIX
8 francs

L'HEBDOMADAIRE DE L'ACTUALITÉ SPORTIVE
Rédacteur en chef Gaston BÉNAC



SEPT JOURS AU SPRINT

...dans les coulisses du sport

Billet du spectateur moyen au Président de la Troisième

Monsieur le Président,

Cette lettre vous arrivera par la poste, car vous ne pouvez pas vous déplacer à un Français moyen de payer 800 francs — prix minimum, vingt-quatre heures avant la rencontre — pour avoir le droit de s'asseoir dans une tribune du stade de Colombes le jour du match France-Angleterre. Tout le monde, nous le reconnaissons bien volontiers, ne peut pas être votre invité comme le roi du Cambodge, mais tout de même...

Il n'est pas dans notre intention de soupçonner vos services. Nous savons depuis longtemps que, rue de Londres, on est avant tout soucieux de faire de l'argent. Ceci part d'un bon principe, à condition toutefois qu'il ne constitue pas un encouragement regrettable au marché noir. Etant président de l'Union, considéré comme la plus haute personnalité sportive de notre pays — et ce sous les régimes successifs — c'est naturellement à vous que nous nous adressons. Une déclaration de vous à propos de cette irritante question viendrait à point. Vous aimez souvent prendre la parole au cours des agapes officielles, il serait bon, cette fois, que vous nous fassiez entendre d'un auditoire sinon plus utile immédiatement, mais restreint et plus impatient de justice.

N'insistons pas, ce serait de mauvais goût et nous savons que vous avez suffisamment le sens électoral pour prendre les sanctions qui s'imposent.

Il était peut-être inopportun de faire appel à un referee helvète au lendemain de la leçon de balle ronde donnée tout récemment par nos amis anglais à leurs visiteurs suisses. Cette précaution aurait évité à M. Scherz, au cours de la première mi-temps, de démentir aussi visiblement la plus grande tradition de son pays : le droit d'asile au ballon dans les buts anglais !

Ce n'est pas notre chauvinisme qui s'est trouvé blessé à Colombes, mais notre sentiment de l'équité.

La carrière d'un pontife, blanchi sous le harnais, n'est pas sans vicissitudes, mais votre souplesse légendaire est garante d'un avenir que vous saurez ménager. Nos critiques ne sauraient étouffer votre gratitude, car nous savons que vous êtes le grand artisan du triomphe actuel de la balle ronde. C'est la raison même de nos exigences. C'est dans le succès qu'on juge les grands patrons et nous voudrions que vous teniez le gouvernail d'une main plus ferme. Vous avez connu des périodes plus mauvaises, rétabli des situations plus difficiles. On vous verra la confiance encore cette fois, mais on voudrait ne plus être déçu.

Bien entendu, pas un mot de tout ça au roi du Cambodge.

LE SPECTATEUR MOYEN.

P.-S. — Pourriez-vous, à l'occasion, demander à la Radiodiffusion française de choisir ses parleurs moins enervés à l'occasion des matches internationaux ? La réception du public suffisait déjà à indisposer nos visiteurs britanniques ; était-il nécessaire d'y ajouter les inconsciences de langage de la radiodiffusion officielle.

mercredi

Quelle organisation !

Tout a été prévu avec minutie dans l'organisation du match Charron-Cerdan. Aucun détail n'a été laissé au hasard. C'est ainsi que si la date du 25 mai a été choisie, ce n'est pas du tout du fait du hasard ni en raison de la volonté des combattants ou de leurs managers. L'O.N.M. — jadis rendu célèbre par Adonai et depuis la guerre pris plus au sérieux — a été consulté. Or, les augures ont prédit que le temps serait au beau à partir du 21 mai. Nous verrons si ce pronostic vaut mieux que les autres.

On ne connaît, bien entendu, pas encore le résultat du combat, mais des dispositions ont déjà été prises pour que les boxeurs sachent où ils termineront leur soirée le verre à la main, après une réconciliation devant le micro et la caméra, dans un cabaret parisien et sur un rythme swing. Quelle organisation !

mercredi

Organiser, c'est prévoir

Pour France-Angleterre, c'est la même organisation que pour France-Tchécoslovaquie. La Troisième a manqué de billets. Pas de billets de banque, bien entendu, mais de tickets pour les places debout.

Quand on connaît le sens commercial des businessmen de la rue de Londres, on est étonné de constater une telle lacune.

Ce n'est pas Charley Michaelis, l'un des organisateurs du match Cerdan-Charron, qui sera pris de court. Il a en effet imprimé 80.000 billets. Organiser, c'est prévoir, mais tout de même ! Surtout attention aux faux tickets et « beware » aux revendeurs. Ces derniers opèrent, en effet, en toute impunité. Il est devenu presque aussi facile d'acheter des places pour le football ou le sport que d'acquiescer un S.P. ou des bons d'essence. Et ce n'est pas peu dire.

Jeudi

Ah ! ces juges !

Il y a dans les vélodromes de Paris des juges officiels, ceux du dissident Cercle français du bouilliant et révolutionnaire Robert Jolly, et des juges officiels, ceux de la fédération des « buveurs d'eau » comme les qualifie dédaigneusement les premiers. Mais les officiels ont

France, Georges Sérès étant en tête ne put franchir Level qui, entraîné par Guérin, avait un tour de retard... Le match oratoire et gesticulatoire qui s'ensuivit au quartier des coureurs fut plus acharné que le premier disputé devant 500 spectateurs qui s'endormirent doucement.

Aux prises dans ce match d'après course, Arthur Pasquier (65 ans), Maurice Guérin (42 ans). Tout le vocabulaire du faubourg y passait alors qu'un troisième compétiteur Georges Sérès père (64 ans) intervenait. On se menaça, mais le match n'eut pas lieu...

Pauvre demi-fond, repêchage des valeurs fatiguées, dépotir de toutes les ententes illicites, de telles altérations ne sont pas faites pour te revaloriser !

vendredi

Sachons sourire

Retraqué derrière un faux-col en cellulose — matière quasi introuvable aujourd'hui — un censeur bougon s'est plu de constater que la presse sportive sacrifiait aux histoires de potage, d'épinards et de bifteck de cheval entremêlés.

Il paraît qu'il est plus malaisé d'aborder le problème technique. Peut-être, mais c'est surtout moins rigolo. Car enfin, on ne peut tout de même pas vivre toute l'existence la table finlandaise à la main en contemplant le dernier portrait de M. Maréchal.

Qu'on ne s'y trompe pas, les rubriques sportives « vivantes » des grands quotidiens, ont fait plus d'adeptes aux yeux du muscle que les pronostics ou déductions réunies des meilleurs techniciens.

Notre sport français est trop guindé, trop sérieux, trop conformiste. Les aventures de Charron et de Cerdan ne risquent pas de dépeupler nos rings contrairement à ce que croient certains esprits chagrins ; elles vont attirer 50.000 spectateurs ou Porc et établir un record. Il faut s'en réjouir, car il n'y a pas si longtemps la boxe était dans le marasme.

samedi

Pas mal, les Marocains

« But » à affirmer la semaine dernière que si la Fédération de boxe avait mieux fait son travail, la France n'aurait pas fait match nul avec l'Angleterre, mais pris sa revanche de Wembley. Les esprits forts n'ont pas voulu nous croire. La réunion organisée au Central Sporting Club est venue nous donner raison.

Amida, Abbès et Deny ont fait merveille. Puisque les hommes d'Antoine Cerdan sont venus à Paris en dépit, peut-on dire, de la volonté des pontifes de la boxe et puisqu'ils ont triomphé, nous osons espérer que M. Grémieux va maintenant faire le nécessaire, nous ne voulons pas dire l'indispensable. Des matches internationaux sont conclus, il est impossible que la France se passe du concours des trois Marocains précités. On comprendrait mal un tel entêtement. Quand l'honneur du pays est en jeu, il faut savoir faire taire son amour-propre. La F.F.B. a agi légèrement en sélectionnant mal à propos l'équipe

nationale qui rencontra l'Angleterre, elle a l'occasion de se rocher.

La reconnaissance



On se montre étonné que Roupp et Cerdan aient consenti à interrompre un entraînement déjà très tardivement commencé pour aller faire une exhibition à Hirs on.

Certes, chose promise chose due... mais il y a surtout la façon de faire tenir les promesses, et à ce propos les sportsmen de Hirs on connaissent un bout. Depuis que Roupp a parlé d'amener Cerdan dans ce petit coin de l'Aisne, il ne se passe pas de jour qu'un collier ne lui parvienne renfermant une précieuse dernière conquête. Et, dome, Roupp, ces derniers temps Cerdan également, en ont fait si bon usage qu'ils n'ont pas voulu se montrer des ingrats.

Il y a d'autres façons de prendre les gens que par les sentiments, n'est-ce pas ?

Philosophie britannique



Imaginez que successivement trois de nos champions de boxe mordent la poussière au cours de trois rencontres internationales. Il n'en faudrait pas plus que cette douche glacée pour abattre les enthousiasmes. C'est pourtant ce qui vient d'arriver à nos voisins et amis les Britanniques avec Anderson devant Medina, Freddie Mills devant Lesnevich et Woodcock devant Mariello.

La critique anglaise a pris les choses du bon côté. Depuis 1940, on a pris l'habitude de ne pas se décourager au-delà du Chunnel. Les échecs temporaires ne sont pas faits pour décourager la volonté anglo-saxonne. Méditons cet exemple, alignons-nous sur ce modèle, nous en aurons peut-être besoin avant qu'il soit longtemps.

dimanche

Tel père, tel fils



« But » à critiquer lorsqu'il le fallait et sans aucun ménagement M. Achille Joinard, président de la Fédération cycliste, Le pontife refusa de se retirer sous sa tente et on lui doit pour compenser quelques ukases malencontreux d'assez bonnes initiatives. C'est ainsi qu'il a envoyé au Danemark trois amateurs français : les deux frères Lejeune et Alain Moineau. Les voyages forment toujours la jeunesse, puisque le fils de Julien Moineau, actuellement à Arachon, a remporté le Grand Prix Vitus en arrivant seul à la Cipale, précédant un peloton où se trouvaient tous les favoris de la presse sportive.

Saluons le succès du jeune Moineau, il est sympathique comme l'auteur de ses jours qui militait autrefois sous la bannière de l'inoubliable Alibert. Alléluia !

Sonnons les cloches...

Les cadets de la R.A.F. qui jouèrent en lever de rideau de France-Angleterre contre les Juniors de Paris étaient dans la tribune pour le grand match.

L'un d'eux armé d'une cloche imposante l'agitait fébrilement chaque fois que ses compatriotes prenaient l'avantage ou signalaient l'exploit individuel de l'un d'eux.

Ses voisins français avaient les oreilles brisées par cette cloche sans cesse en mouvement.

Ce qui fit dire à l'un d'eux après dix minutes de jeu :

— Ils n'attendent pas pour nous sonner les cloches !

Vus... par le trou !

Après le match, les joueurs anglais furent enfermés dans leur vestiaire. Un carreau à la mine renfrognée signalait la porte et les visiteurs étaient évincés sans ménagements.

Mais deux destinataires parisiens trouvèrent le moyen d'opérer.

Dans les portes des vestiaires de Colombes sont percés deux trous grands comme des pièces de cinq francs — de l'ancien temps.

Chacun un, décidèrent les deux compères.

Et, collant un œil sur chaque trou, ils « croquèrent » les joueurs britanniques en train de se rhabiller.

Victoire française



Quand on a suivi Paris-Roubaix, Paris-Bruxelles et Paris-Tours, on en arrive à se demander si les coureurs français 1946 ont vraiment du talent. Dans ces pelotons compacts, il y a beaucoup de pédaleurs, athlétiques et toujours décidés dans les premiers kilomètres, mais vraiment peu de personnalités. Où sont les Leducq,

C'est parce qu'il eut le poignet cassé que le « maréchal » Tosi devint le meilleur discobole mondial

L'italien Giuseppe Tosi est un grand gaillard, aux yeux bleus et aux cheveux blonds clairsemés. Né le 25 mai 1916 à Novara (Piémont), Giuseppe n'a rien de l'italien « classique », il est lymphatique et a une peau rose... à tel point qu'il ne dépara pas l'équipe américaine qui disputa les Jeux



internationaux, à Francfort, l'an passé.

Tosi, ce jour-là, enleva le lance-ment du disque, en se jouant.

L'italien est venu au disque par accident, le terme est des plus justes.

Giuseppe adore un sport : le basket. Un beau jour, il se cassa le poignet droit et il garda de cet accident une raideur l'empêchant de manier la balle.

Haut de 1 m. 93 et pesant 114 kilos, il se consacra sollicité pour lancer le disque, en 1940 ; ses premiers lancers atteignirent 42 mètres.

Un an après, il lançait à 48 mètres... En 1944, à Rome il atteignait 52 m. 14.

Tony ARBONA.

Magne, Lopébie, Speicher ? Sans porter des autres. Cabochards, réguliers, sensationnels ou effondrés, ils insuffisaient une vie brillante aux épreuves classiques. Le prix du Pneumati-

que — à publicité tu as de ces pudeurs ! — qui se joue, comme vous le pensez aux confins de l'Auvergne et de l'Allier et qui ne correspond plus à grand chose depuis que la ligne de démarcation n'est plus qu'un mou-vois souvenir, a été gagné par un Français. Mais si les qualités de Soffietti sont bien connues, son courage et sa pointe de vitesse finale presque légendaire, on doit signaler que la plupart des coureurs belges étaient retenus chez eux par le Tour de leur pays, ou, comme Schotte, appelés ailleurs par des contrats sur piste.

Mais ce n'est probablement que par la remise et nous espérons que les coureurs français auront l'amour-propre de nous apporter une prochaine victoire internationale.

éprouvait-il le besoin d'effectuer des sauts périlleux à la veille d'une épreuve importante ? C'est ce que nous ne saurons probablement jamais.

Le coup du cheval

Le dénommé Pietropoli a remporté une curieuse victoire dans Paris — Tourouvre. Vous connaissez certainement les effets consécutifs à l'intrusion d'un chien dans un jeu de quilles. Les organisateurs de la course précitée ont fait beaucoup mieux. Au moment où le peloton comprenait tous les favoris, allait croiser un cheval qui tirait une humble carriole, le coursier fit des écarts, rua, sauta, s'ébroua, zigzagua, en un mot faucha comme des quilles tous les routiers qui gisaient sur la route embourbée dans leurs soleils.

Pietropoli demeura seul en selle s'en alla tranquillement cueillir une victoire qu'il ne n'avait pas prévue aussi facile.

L'idée est à retenir pour faire la décision quand les professionnels de la route refusent à se lâcher les uns les autres.

lundi

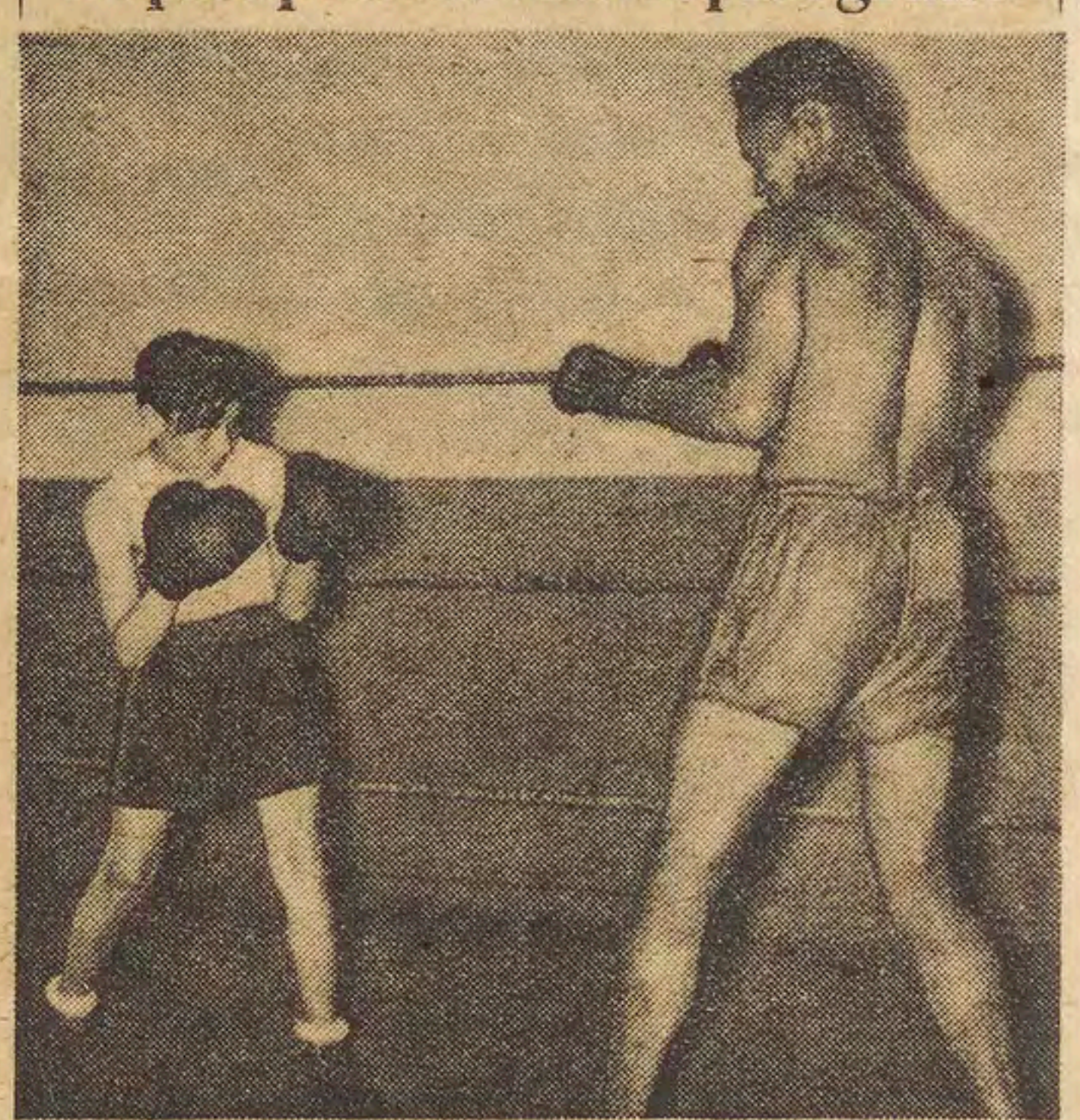
Deuxième tour

Nos joueurs de tennis sont satisfaits. Il y a de quoi si on se tourne vers le passé tout proche, c'est moins certain en ce qui concerne l'avenir. Mais contre la Suisse, nos quatre mousquetaires ne seront plus que trois, car Destremau « qui a beaucoup de travail en ce moment », et il paraît que ce n'est pas un prétexte diplomatique, ne jouera pas le prochain tour de la Coupe Davis.

C'est Marcel Bernard, le gaucher pensant de l'équipe, qui vient de le déclarer. On ne sait encore avec quel partenaire il jouera le double : Petro ou Pellizza. A moins que profitant de l'occasion quelque vieux crocodile ne cherche à se replacer.

Mais nos manœuvres de raquettes sont optimistes, ils pensent jouer la finale européenne.

Le plus petit devant le plus grand



L'élève le plus minuscule de la salle d'entraînement du Palais des Sports, Jacques Dumesnil, (14 ans, 1 m. 35, s'est entraîné samedi devant le plus grand boxeur de la salle, Paul Henri (1 m. 95). Puis mis en confiance, Jacques Dumesnil fit deux rounds avec Roy Fameison.



Mais de ces deux mentons, de ces deux estomacs, quels seront les moins vulnérables ?

De CHARRON ou de CERDAN qui l'emportera pour le TITRE et pour la FORTUNE



Marcel Cerdan ramène dans un seau l'eau glacée du puits de la villa les « Coccinelles », à Bois-le-Roi.

Le meilleur boxeur : Cerdan. Sa boxe comme sa garde est non seulement plus classique, mais sa technique est plus approfondie. Cerdan réfléchit, Charron est spontané et sa boxe instinctive. Dans le ring, Cerdan prévoit, Charron a de l'à-propos. A distance, le direct du droit de Charron est meilleur que le gauche de Cerdan. En corps à corps, Cerdan est plus dangereux.

Le meilleur puncheur : Cerdan possède une puissance de frappe supérieure. Il cogne véritablement. Charron a un punch plus sec qui n'atteint ses pleins effets qu'en certaines circonstances.

Malgré cela : **Pronostic :** Marcel Cerdan avant la limite.

C.-W. HERRING.

Le meilleur encaisseur : Cerdan n'a jamais été à terre, alors que Charron mit un genou au tapis devant Kid Janas et fut expédié deux fois au plancher par Dauthuille. Mais Cerdan n'est pas invulnérable ; il accusa un droit de Buttin et fut très éprouvé par Humery en 1938.

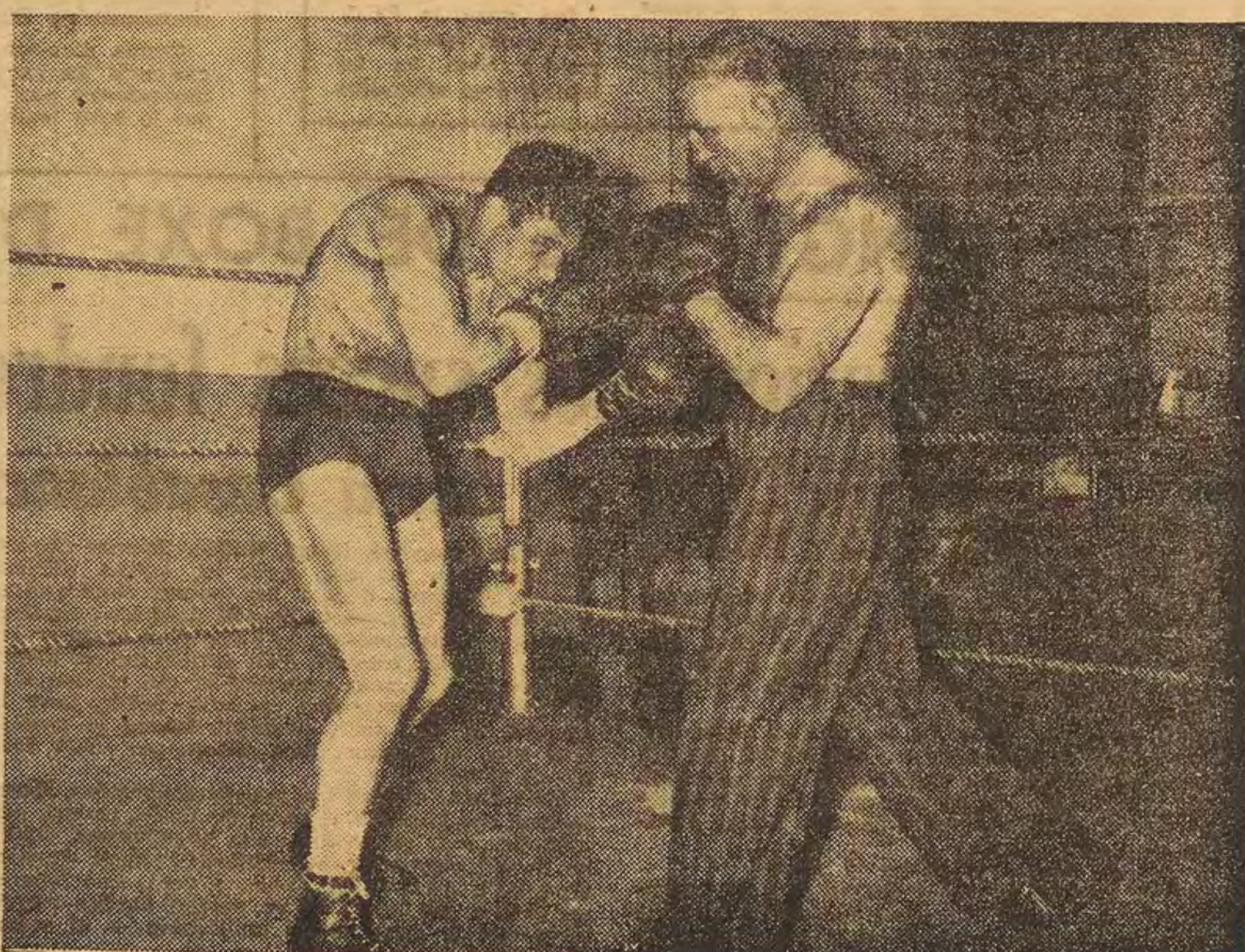
La meilleure forme : A cinq jours du combat, Charron est en grande forme. Celle de Cerdan laisse à désirer. Jusqu'à cette semaine, il n'avait, de sa vie, jamais mis les gants avec un gaucher.



— Plus que 20 secondes. Allons, Marcel, forcez l'allure ! commande le consciencieux manager Roupp.



— Allons, Robert... C'est cela que tu appelles 16 h. 30 ?
— Excusez-moi, Monsieur Marcel, ma voiture est tombée en panne au départ de Wanteire. (A droite, Ray Fanechon.)



— Tu vois bien, Robert, que ta série est bloquée. Je vais riposter par un crochet à l'estomac.
— Mais je le parerai, Monsieur Marcel !

On ne veut plus aller tout au bout de l'effort... S'ADAPTER!

Mot d'ordre d'une
équipe nationale de football

par Lucien GAMBLIN

Parmi les vieux dictons qui ripostent aux plaintes des anciens, on ramasse volontiers, à côté du : « A beau mentir qui vient de loin », celui-ci : « Le souvenir n'est qu'un mirage trompeur ». De là à convenir que ceux de notre génération voient encore le passé trop en rose, et qu'ils admettent pas la supériorité des jeunes, il n'y a qu'un pas. Il faut éviter de tomber dans l'excès qui consiste à déclarer que tout le sport d'autrefois était parfait, tandis que celui d'aujourd'hui traîne vers la médiocrité. Pourquoi ? Peut-être parce qu'alors on voyait tout avec des yeux de vingt ans ! Il faut convenir d'ailleurs que beaucoup d'erreurs actuelles sont nées d'un manque de foi, d'enthousiasme, de régularité dans l'effort.

Lorsque Georges Wambst, dont la renaissance sportive n'est qu'un mot, juge les fautes commises par les routiers actuels, ne peut-on pas lui accorder quelque crédit. Il y a deux jours de cela, ne répondait-il pas avec netteté à la question que nous lui posions, concernant ces éliminations trop nombreuses de routiers à la suite d'accidents :

— Il y a vingt ans, les routes étaient aussi mauvaises que maintenant. Mais voilà, les routiers couraient sur des boyaux bien plus lourds, aptes à résister aux petits silex. Actuellement, ils calculent au gramme, pour fournir le moins d'efforts possible. Ils s'allègent tant qu'ils courent au-devant de la crevasse ou de l'accident mécanique. Tant pis pour eux s'ils se trouvent éliminés de ce fait. Ils l'ont bien voulu.

Sans doute, mais pourquoi les marques de cycles n'imposent-elles pas à leurs coureurs des boyaux plus lourds et

plus résistants ? Pourquoi ne leur demandent-elles pas d'imiter un Vlamynck qui, lui, se munit de pneus plus solides et qui, de ce fait, crève moins souvent ? A routes devenues médiocres, un matériel approprié.

Oui, mais voilà, il faut pousser plus fort. Et on n'y consent guère.

Comme Marcel Thil, entraînant Robert Salmon au pied levé, me surprenait agréablement par son allant, sa fougue,

sa puissance, son souffle retrouvé, il répondit à cet étonnement que je manifestais aussitôt par cette confession :

— J'ai conservé encore, par un entraînement modéré au football, une partie de ce souffle que nous avions acquis autrefois à l'école sévère d'Alex Toutand. Aujourd'hui, on ne sait plus s'entraîner. On travaille sans conviction, trop légèrement.

On s'exerce, il y a dix ans, à esquiver, à pratiquer des séries sans se « vider », on travaillait le jeu de jambes. Nous pouvions tous tenir 15 rounds à toute allure. Maintenant...

Là aussi, le régime de la facilité pendant plusieurs années a ouvert des lacunes énormes dans le pugilisme français. Que ce soit en cyclisme, en boxe, en football, en rugby, on ne s'entraîne plus ni avec l'ardeur, la continuité, ni avec des méthodes semblables à celles d'autrefois. Manque d'enthousiasme, de conviction ou déficience physique causée par les conditions de la vie, les difficultés d'alimentation ?

Pour moi, mon opinion est très nette. On travaille moins sa préparation parce qu'on ne veut pas aller au bout de ses efforts. Par paresse.

remement. On s'exerce, il y a dix ans, à esquiver, à pratiquer des séries sans se « vider », on travaillait le jeu de jambes. Nous pouvions tous tenir 15 rounds à toute allure. Maintenant...

ni à l'entraînement
ni à la compétition

par Gaston BÉNAC

remement. On s'exerce, il y a dix ans, à esquiver, à pratiquer des séries sans se « vider », on travaillait le jeu de jambes. Nous pouvions tous tenir 15 rounds à toute allure. Maintenant...

Là aussi, le régime de la facilité pendant plusieurs années a ouvert des lacunes énormes dans le pugilisme français. Que ce soit en cyclisme, en boxe, en football, en rugby, on ne s'entraîne plus ni avec l'ardeur, la continuité, ni avec des méthodes semblables à celles d'autrefois. Manque d'enthousiasme, de conviction ou déficience physique causée par les conditions de la vie, les difficultés d'alimentation ?

Pour moi, mon opinion est très nette. On travaille moins sa préparation parce qu'on ne veut pas aller au bout de ses efforts. Par paresse.

Pour éliminer les non-valeurs des grandes épreuves

Il y a trop de coureurs qui n'ont pas leur place dans les grandes classiques, telle est la plainte lancée par les directeurs sportifs — ce qui n'empêche pas certains d'engager de 30 à 40 coureurs — à la suite du Critérium national, de Paris-Roubaix et de Paris-Tours.

Plusieurs confrères, nous sommes de leur avis, ont jeté un cri d'alarme, car si un grand nombre d'engagés prouve, affirme le succès d'une épreuve, il n'en est pas moins vrai, qu'en acceptant au départ trop de non-valeurs, il est à craindre que ces derniers par leur inexpérience, leur maladresse, fassent des le départ le déroulement d'une course qu'ils n'ont au-

Que la Fédération classe les professionnels et aspirants par catégories et n'accepte au départ que les meilleurs

par René MELLIX

cune chance de terminer. Pour mettre un frein à cette invasion de coureurs professionnels et aspirants, les organisateurs ont parlé de procéder à une sélection, ce qui n'est guère possible, surtout avec les épreuves qualificatives pour le championnat de France. Nous croyons qu'il y a mieux à faire ; aussi, proposons-nous à la F.F.C. le remède suivant :

- 1° Classer les professionnels, d'après les résultats obtenus, en trois catégories (1^{re}, 2^e et 3^e) ;
- 2° Classer les aspirants en deux catégories (1^{re} et 2^e) ;
- 3° Pour la montée de catégories, procéder à la façon des amateurs et indépendants : deux victoires permettant de passer dans la catégorie supérieure ;
- 4° Ouvrir les classiques : Critérium national, Paris-Roubaix, Paris-Tours, etc., à certaines courses importantes qu'aux professionnels de 1^{re} et 2^e et aux aspirants de 1^{re} catégorie ;
- 5° Classer les professionnels et aspirants vainqueurs d'une épreuve classique ;
- 6° Ouvrir les épreuves secondaires qu'aux professionnels de 3^e, aspirants de 2^e et indépendants de 1^{re} catégorie.

Cette classification faite — elle est facile étant donné que les « pros » et aspirants sont beaucoup moins nombreux que les amateurs et indépendants — aurait le triple avantage de décongestionner les grandes épreuves routières, de limiter l'ouvrage des vedettes qui pourraient ainsi se préparer minutieusement, et de ne plus assister au triste spectacle offert par un Le Cloarec ou un Pelmoine, par exemple, lâchés deux cents mètres après le départ d'un Paris-Tours ou d'un Paris-Roubaix.

Les courses seront plus cloïées, plus faciles à suivre et ne mettront en présence que des hommes ayant des chances de figurer au classement.

Que pense la F.F.C. des grandes lignes de ce projet ? Nous les lui laissons à sa méditation.

AVANTS LOURDS L'HIVER, infanterie légère dès avril...

...voilà ce qu'il faudra en 1947 aux équipes désireuses de tenir les huit mois de la saison

par Géo VILLETAN

Il est une conclusion qu'une fois de plus on a pu dégager de cette finale de la Coupe de France de rugby, que le Stade Toulousain remporta, l'autre dimanche, sur la Section Paloise : c'est que la saison doit se jouer en deux temps.

On commence, en effet, en octobre pour terminer en mai. Soit sept bons mois de pratique du sport, à raison d'un match par dimanche. On débute avec le mauvais temps, les terrains gras ; on finit sous le soleil printanier, sur des grounds secs.

Et une équipe ne dispose, en fait, que de quinze joueurs. Ceci dans le but de lui conserver le plus longtemps possible — sans cas imprévisibles de blessures — son homogénéité. Ce n'est plus assez...

Deux lignes d'avants

A l'heure, où le rugby se relève considérablement, qu'il fait le plein dans les stades où il est pratiqué, qu'il a récupéré l'appoint des rencontres internationales pour étayer son essor, les grandes équipes de rugby devraient pouvoir disposer d'au moins 20 à 22 équipiers premiers d'une classe sensiblement égale. Et, partant, d'une dizaine d'avants.

L'hiver, sur le terrain lourd, on ferait opérer les hommes puissants et de gros gabarit ; les beaux jours venus on troquerait cette formation blindée contre une infanterie plus légère.

Lourdes perdent en finale du championnat toutes ses chances devant la Section Paloise, parce que sa ligne d'avants ne fut pas assez maniable, pas assez mobile. Agen, devant les mêmes Palois, connut le même sort, pour une identique raison. Et le Stade Toulousain, qui allait au-devant d'une semblable déception, parce que ses avants parurent beaucoup plus mous que ceux des champions de France.

Certes, dira-t-on cet hiver, ce furent précisément les avants lourds, puissants, qui manquèrent aux Bérnais. Mais ce n'était pas le beau temps, l'heure des grands évé-

nements. Et ce qui pécha en novembre, se révéla excellent ces derniers dimanches.

Une situation délicate

Il faut bien reconnaître que la situation, faite en 1946, aux rugbymen des grands clubs, n'a plus rien de commun avec celle d'autrefois. Vers 1928, par exemple, il y avait le championnat, des matches internationaux et des parties amicales. Désormais, il subsiste le championnat, les matches amicaux et internationaux auxquels sont venus se greffer les rencontres de la Coupe de France et de la Coupe Nationale.

Ce qui est beaucoup trop pour des amateurs. Au moment surtout, où le ravitaillement est loin de satisfaire tout le monde. On conclura donc qu'exiger un maximum d'effort physique en échange d'un minimum de nourriture, ne convient pas le moins du monde à des jeunes gens qui sont solides mais possèdent aussi un fort bel appétit. Et que, de plus, ils ont besoin de récupérer !

Un seul moyen peut permettre de tout concilier : l'élargissement du cadre des grandes équipes. L'emploi de dix à douze avants par roulement donnerait alors, à certains d'entre eux, la possibilité d'envisager un repos bienfaisant, quelques dimanches consécutifs. Pas davantage qu'on ne mettrait un Bergougnan, un Brouat, sur les routes.

C'est indispensable. Alors, dirigeants de clubs qui voulez aller loin, pensez-y...

LES VINGT ANS DE BOXE DE MARCEL CERDAN

GRAND RECIT SPORTIF
par FÉLIX LÉVITAN

La Libération, des succès foudroyants, et un rêve pour l'avenir :

1945 ! 1944 ! Années d'éloignement, années de succès sous l'uniforme de la France libre, années d'enthousiasme, de gloire, d'espoir :

la libération de l'Afrique du Nord, la libération de la France, la libération de l'Europe...

Et de temps à autre, ici, à Paris, un télégramme laconique : à Oran, Marcel Cerdan a mis l'Américain Macoy K-o en deux rounds ; à Oran, encore, il a abattu Cisneros au sixième round ; à Casablanca, Milano a duré deux rounds ; à Oran, Tonny n'est pas allé plus loin...

D'autres succès, à Rome, au tournoi interallié. Les victimes ? Des Américains que Marcel Cerdan, plus robuste que jamais, plus décidé, plus puissant, et sans merci, expédiait au sol avec la maîtrise d'un Carpentier, la force d'un Joe Louis, l'élégance d'un Al. Brown...

Et ce fut, enfin, le retour à Paris. Comme il avait changé ! Certes, il flottait toujours sur ses lèvres, ce sourire d'enfant qui est l'un de ses charmes, mais quelques rides barraient son front, et ses épaules semblaient plus larges, sa démarche plus lourde, sa voix plus profonde. Il était loin, le Cerdan juvénile de 1937 ! Il était loin le welter qui avait battu Raback, Locatelli, Humery ! La transformation était opérée : Marcel Cerdan, avec les ans, était devenu le plus athlétique, le plus équilibré des poids moyens ! Brun,

un bar à Casablanca portant l'enseigne :

“ AU CHAMPION
DU MONDE ”

Despeaux, Menozzi, Diouf, Buttin, Tommy Davies, Guedes, tous, les uns après les autres, allaient devoir s'incliner devant ses poings foudroyants, combats trop récemment inscrits dans les mémoires pour que nous prenions la peine d'en rappeler les grandes phases, combats d'un athlète qui ne monte pas sur le ring pour s'amuser, et qui est toujours pressé d'en redescendre, combats — éclair, pour la plupart, et qui, tous, devaient laisser le spectateur sous le charme. Seul Tenet, par deux fois, devait résister...

Mais Paris, malgré son accueil chaleureux, Paris, malgré ses lumières retrouvées, Paris, malgré son enthousiasme, sa passion, son engouement, Paris, ne devait plus avoir, sur Marcel, l'attrait d'antan. C'est qu'il avait laissé là-bas, à Casa, une femme, un enfant, un foyer, où un second Cerdan naquit alors que le papa boxait en France — et victorieusement !

Aujourd'hui, Marcel Cerdan, plus que jamais, songe à l'avenir. Il rêve d'un bar à Casa, qui porterait pour enseigne : « Au Champion du Monde ». Il rêve de le monter au retour d'un voyage fructueux aux Etats-Unis, où il est tout disposé à se rendre, aujourd'hui encore, à la condition que l'on

accorde à Lucien Roupp les garanties qu'il réclame en manager conscient.

Dire qu'en 1940, il s'en était fallu d'un rien, pour que Marcel et Roupp s'embarquassent.

— Nous étions à Cadix, on nous avait retenu des places, nous a-t-il rappelé, et puis, de malheureux opprimés, fuyant les nazis, sont arrivés. On leur a cédé notre tour. Et il n'y a plus eu de places... Et le bateau est parti devant nous...

En 1941, à un bal, à Casablanca, Marcel fit la connaissance de la sœur du joueur de football, Lopez. Elle devait devenir Mme Cerdan et lui donner deux fils.

— Lopez ? nous a conté Marcel, un excellent camarade, mais un adversaire, et deux jours après mon mariage, j'ai joué contre lui... Et puis, cette confiance :

— J'avais perdu ma mère tout jeune, et j'en retrouvai une dans la famille de ma femme, une brave personne que mon état de boxeur effrayait. Un jour, après une exhibition à laquelle elle avait voulu assister, elle m'a supplié : « Marcel, ne fais pas ce métier-là... ». Quant à mon épouse, elle ne m'a jamais vu combattre et elle n'y tient pas...

Marcel, il faut le dire, n'y tient pas davantage.

Cet homme équilibré, aux muscles saillants, aux coups prompts comme la foudre, à l'œil vif, cet homme fait pour la lutte des rings comme les gladiateurs l'étaient autrefois pour les jeux sanglants des arènes, cet homme est un tendre, un sentimental, un timide. Regardez-le monter dans le ring, regardez-le faire son signe de croix, avant l'appel de l'arbitre, regardez son visage blême ou pâle selon...

Mais dès le coup de gong...

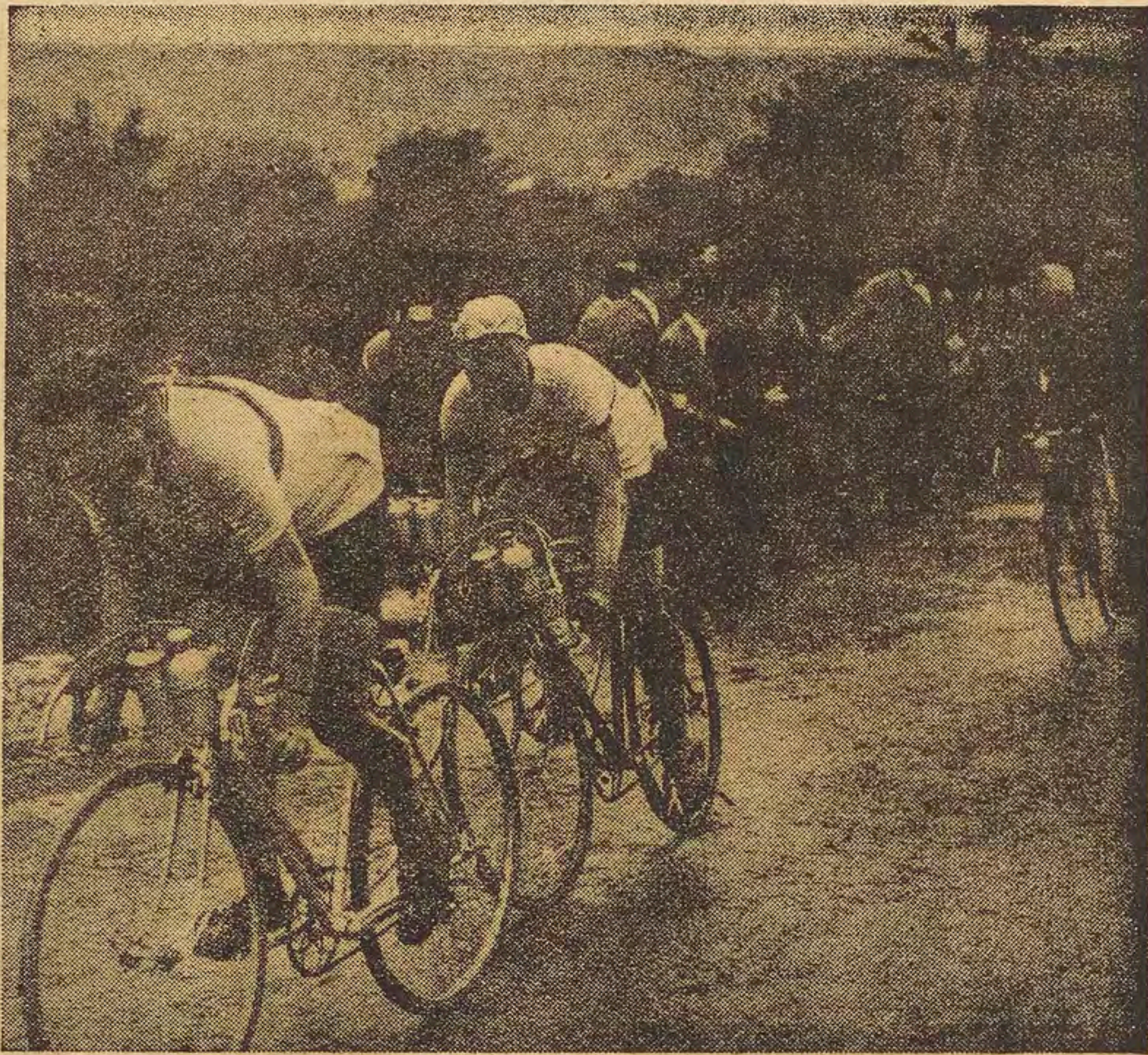
Et samedi soir, au Parc des Princes, en face de Charron qui représente pour lui un danger certain — le premier qu'il ait rencontré sur sa route depuis bien des années — Marcel Cerdan sera lui-même, n'en doutons pas : timide, pâle, ému...

Mais dès le coup de gong...

FIN
Voir les numéros de « But » des 27 février, 5, 12, 19, 26 mars, 2, 9, 16, 30 avril et 6 et 13 mai.
(Copyright 1946 by « But », and Félix Lévitán.
Toute reproduction partielle est interdite.)



Même sous la pluie, Eloi Tassin a gardé le sourire. Son accident de Paris-Nice n'est plus qu'un mauvais souvenir. A sa gauche, De Gribaldy



Negrini, Godard, Tassin chassent à Pont-de-Menat, à la poursuite de Soffietti, Camellini, P. Néri et De Gribaldy

“Je vise Bordeaux-Paris, Paris-Brest et retour et je ne recourrai l'an prochain que si les jeunes Caladois le veulent”

annonce **Joseph SOFFIETTI**

MONTLUÇON.

LE Lyonnais Joseph Soffietti, vainqueur du 5^e Grand Prix du Pneumatique, ressemble beaucoup plus à un pugiliste — il adore la boxe et à l'occasion le prouve — qu'à un coureur cycliste.

Son nez légèrement écrasé, son visage au carré, son cou de taureau, sa musculature très développée. On pourrait le surnommer « Jo les gros bras ». Petit, mais trapu, tous ses traits font penser que Soffietti aurait pu faire une belle carrière dans le « noble art ».

Curieux et sympathique, ce petit bonhomme né le 9 septembre 1912 dans le Piémont, mais qui vit dans la région lyonnaise depuis l'âge de un mois et demi, soit près de trente-quatre ans.

Le chemin de fer : son ennemi.

Curieux, en effet, car bien qu'ayant réussi à se faire une situation enviable — il possède un très beau commerce de cycles à Lyon, sur la route de Vienne — c'est le vélo qui est sa

DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL RENÉ MELLIX

raison de vivre. Il l'a tellement dans la peau, qu'il en est arrivé à détester le chemin de fer et à n'effectuer tous ses déplacements qu'à bicyclette.

— Jeudi, je « monterai » à Paris par la route, nous a-t-il dit. Plus je fais de kilomètres, mieux je me porte; c'est pourquoi je vise Bordeaux-Paris et aussi Paris-Brest et retour. Sur les grandes distances, je me suis toujours bien comporté. N'ai-je pas gagné un Marseille-Lyon ? Une course que je préparerai avec soin également, c'est Dijon-Lyon, que j'ai déjà gagnée l'an dernier. Celle-là, je tiens à la remporter une seconde fois avant de raccrocher.

— Auriez-vous donc songé à prendre votre retraite ?

Conseiller les jeunes

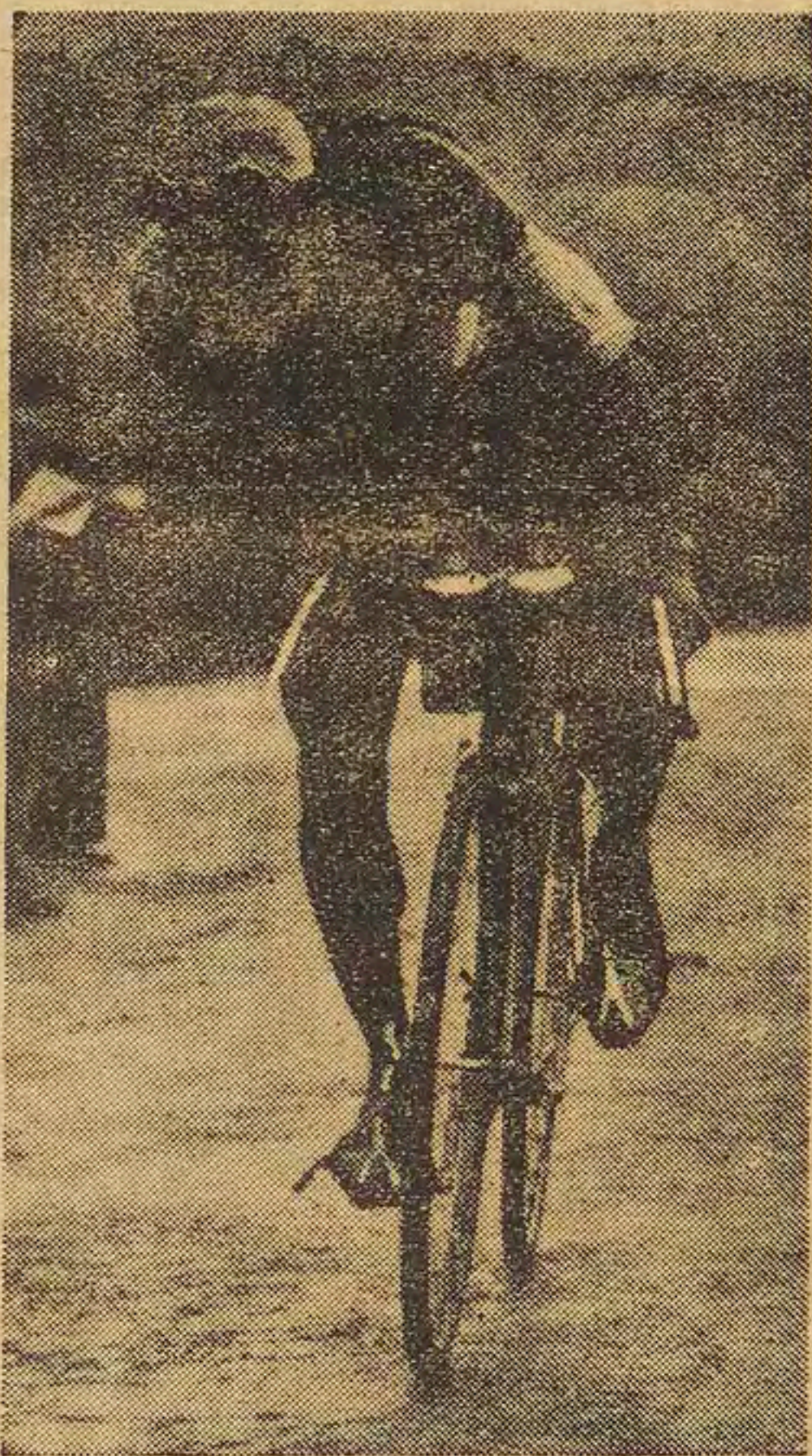
— Oui, sérieusement. Ma mère est âgée, fatiguée; elle voudrait se reposer, mais ne peut le faire parce qu'elle est obligée d'aider ma femme au magasin. Cependant, je me suis accordé encore un an, mais à une seule condition : c'est que les jeunes du V.C. Caladois, mon club de toujours, disputent en 1947 les grandes épreuves professionnelles. Je compte beaucoup sur Antonin Rolland, un champion en herbe, que vous avez vu se distinguer en poursuite et sur la route à Paris et aussi sur Gaudillo, qui a de la classe.

« Ainsi, en courant avec eux durant une saison, j'aurai le temps de les dresser, de leur apprendre le métier, de les encourager et je pourrai, après les courses, leur faire des critiques. »

Tout cela dit avec son pur accent de « gone » devant ses jeunes camarades Garcia, Maître, Delleda, Quaglieri, Mossière qui rêvent tous de l'égaliser un jour.

— Je vous assure qu'il y a dû avoir quelques bouteilles de beaujolais de vidées, dimanche soir, à Villefranche-sur-Saône, pour fêter ma victoire, nous disait Soffietti avant de repartir pour Lyon dans la voiture de son constructeur et ami.

Nous voulons bien le croire.



Paul Néri a attaqué dans la côte du Lapin, qu'il escalade en danseuse, comme un canard

FRANCIS CHRÉTIEU a eu peur des coups de trique de Kaiser

L'Angevin Francis Chrétien, révélation du cinquième Grand Prix du Pneumatique, est un grand gaillard (1 m. 82) possédant d'énormes moyens. Mais, selon son directeur sportif, Georges Kaiser, il a un gros défaut : celui d'être fainéant en course.

— Il suce les roues, ne se montre jamais, nous disait Kaiser; aussi, à Montluçon, avant le départ, je lui ai dit : « Si aujourd'hui tu ne fais pas une belle course, je te promets que tu recevras des coups de trique. Tu as besoin d'être secoué. Je vais m'occuper sérieusement de toi. »

C'est sûrement parce qu'il a eu peur d'être « bastonné » par son patron que Francis Chrétien, à la surprise générale, sauf de Kaiser, a pris une très belle troisième place derrière Soffietti et Teisseire, mais devant Vietto, Godard, Tassin, etc.

Maintenant, j'ai compris, et vous ne me verrez plus dormir dans un peloton, nous a déclaré ce grand garçon, né le 20 mars 1920, qui disputait dimanche sa quatrième grande course professionnelle.

Champion du Maine-et-Loire, écumeur de la région angevine, Francis Chrétien paraît décidé à conquérir la gloire sur toutes les routes de France et à mettre à l'honneur la ville d'Angers, comme le fit le sprinter Noblet.



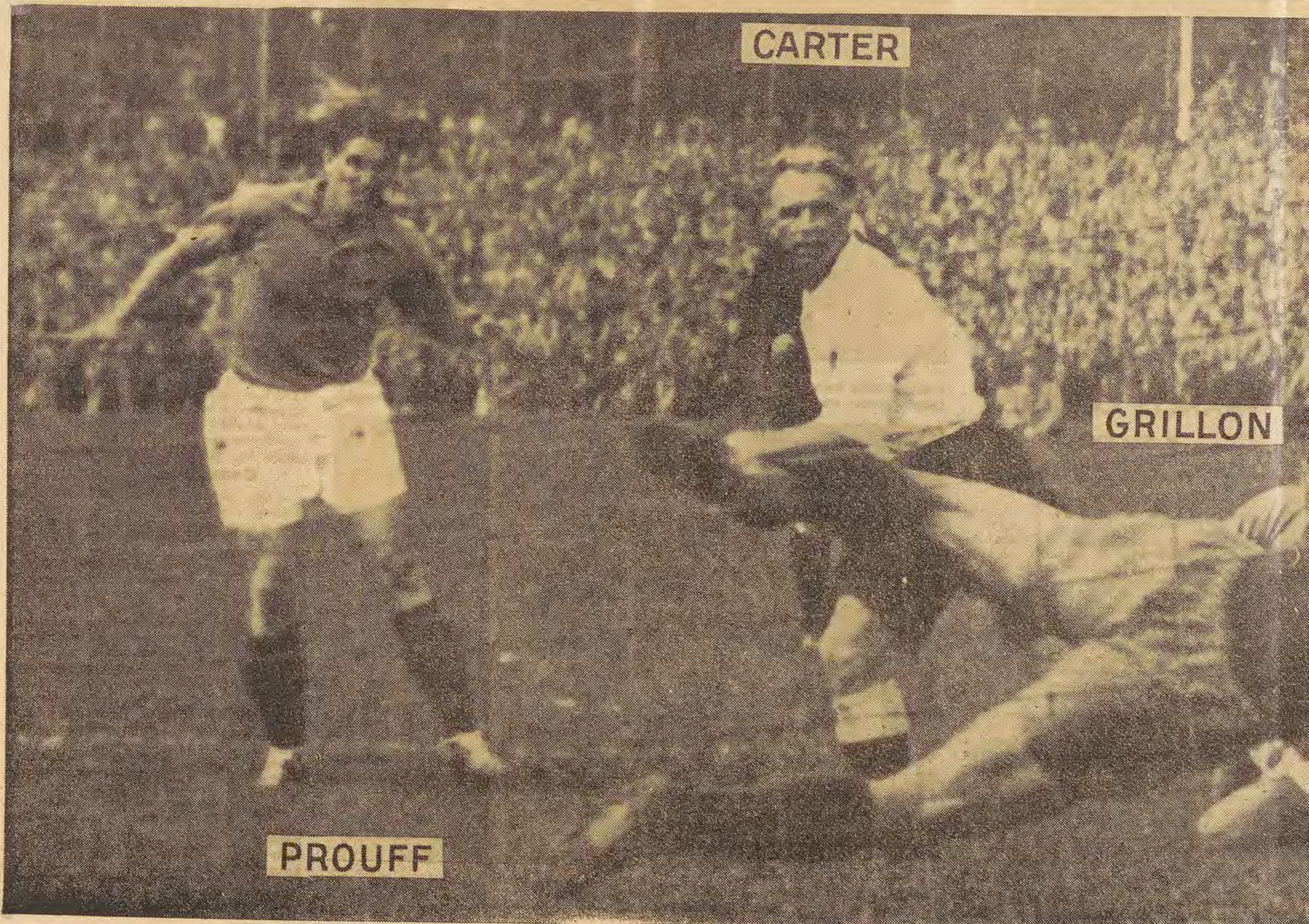
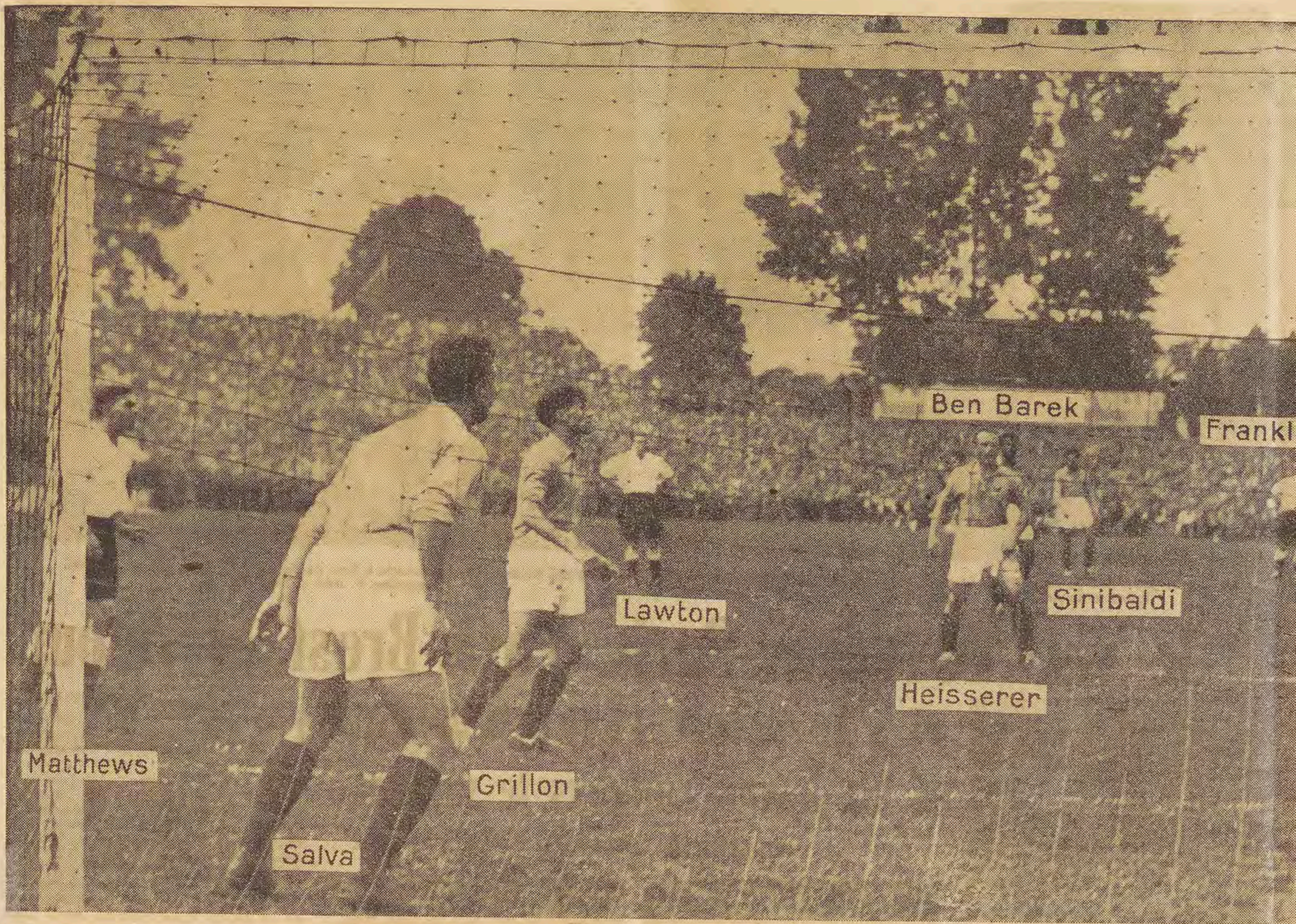
Danquillaume a cassé sa selle. Une spectatrice tente, en vain, de le consoler.

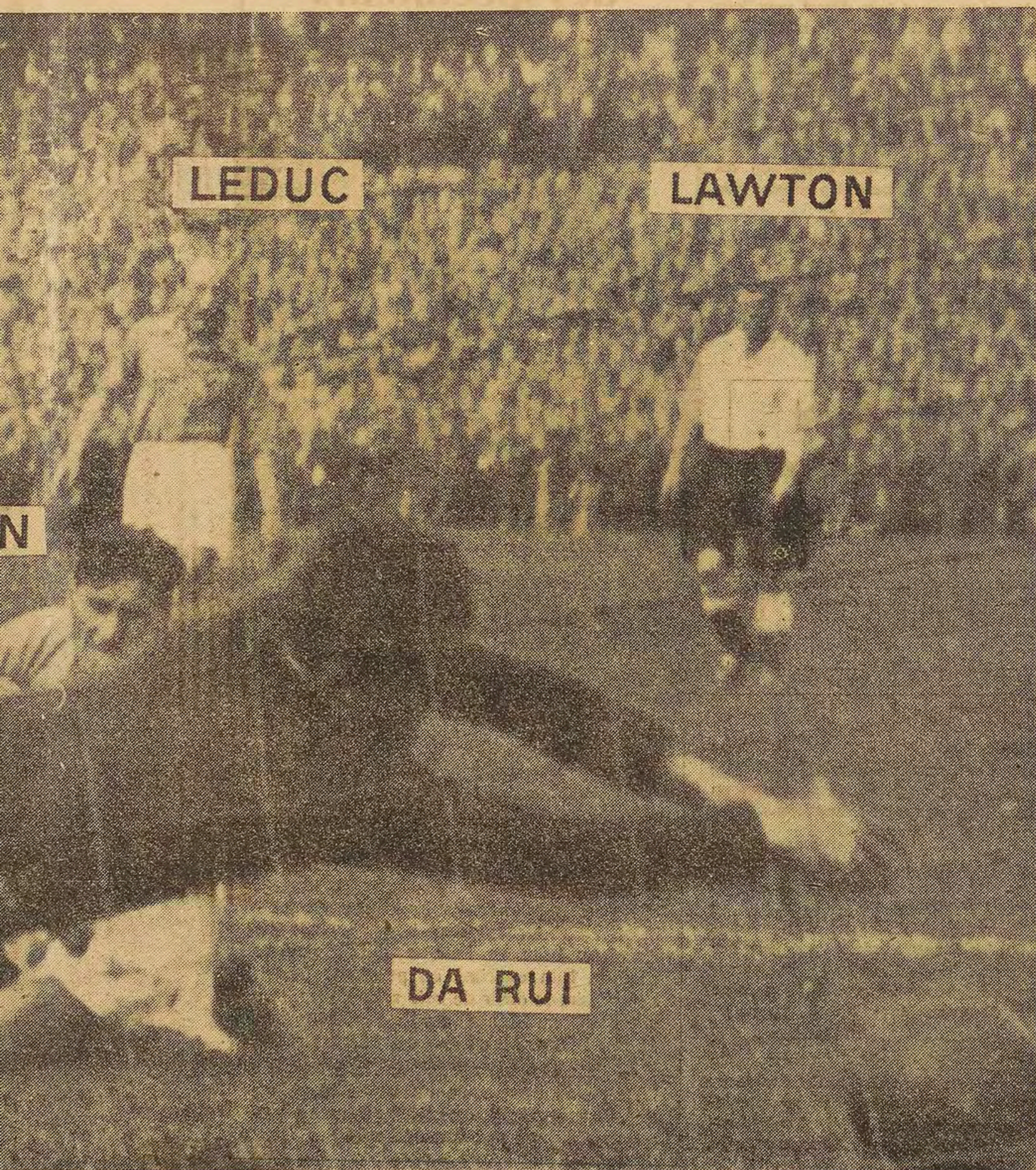


Alfred Macorig est tombé à la sortie de Clermont. Son épaule luxée le fait souffrir.



Joseph Soffietti goûte avec plus de plaisir le bain après la victoire, que la douche céleste qui l'a arrosé pendant 40 kilomètres.





ENFIN ! J'AI PU BATTRE l'Angleterre !

par **Alfred ASTON**

L'EQUIPE de France a mérité sa victoire. Je ne crois pas que l'on puisse discuter longtemps sur ce sujet. Encore que comme joueur on ne puisse juger très exactement de la tenue de la formation dont on fait partie. Mais, ce qui m'a fait plaisir, en plus de la grande satisfaction éprouvée d'avoir battu l'équipe d'Angleterre, naturellement, c'est de constater encore une fois les gros progrès du onze français en tant que jeu collectif.

L'équipe de France est plus homogène que n'importe laquelle de nos formations de club. C'est là, en grande partie, sa force. Mais, n'est-ce pas aussi une preuve de valeur ?

Quant aux Anglais, il faut bien dire qu'ils ne nous ont pas « épatés ».

Leur équipe m'a semblé moins bonne que celle de Wembley l'an dernier. Les Britanniques n'ont pas encore retrouvé leur situation de 1939.

Mais faisons-leur confiance. Encore un an et ils se seront retrouvés.

Leur défense m'a paru faible, surtout le gardien de but Williams.

Par contre, j'ai encore été impressionné par leur ligne d'attaque. Mais les avants anglais ont trop temporisé lorsqu'ils arrivaient près de nos buts. Et puis j'ai été surpris de la liberté que prenait nos adversaires avec le W. M.

Très souvent nous étions libres de nos mouvements. Nous avons pu ainsi élaborer des offensives qui allaient loin.

Ah ! c'était moins facile avec les Hapgood, Cullis et autres Sproston de 1939.

Par contre, pour le travail du ballon, pour la frappe sur celui-ci, nous pouvons toujours prendre modèle sur les footballeurs d'outre-Manche.

Enfin, j'ai eu la chance de pouvoir battre l'Angleterre. Ce succès comptera dans ma carrière comme l'un des plus beaux, si ce n'est le plus beau. Mais j'aimerais bien jouer assez longtemps pour gagner... en Angleterre.

Et maintenant, pensons à la Coupe, car, dimanche, c'est la finale, la grande finale, et c'est un match qui compte aussi dans la carrière d'un footballeur.



Les Anglais ont été vaincus sur leur propre valeur

par **Raoul DIAGNE**

J'E viens d'assister à la magnifique victoire que l'équipe de France a remportée sur l'équipe d'Angleterre et cette victoire est des plus méritées.

Certes, quelques esprits chagrins trouveront peut-être des excuses à ceux qui sont considérés comme les maîtres du football. Mais tous les sportifs qui ont assisté à la rencontre d'aujourd'hui seront unanimes pour rendre hommage à notre équipe nationale.

Je ne veux pas décrire le match; je veux juste me borner à essayer d'expliquer les causes du grand succès français.

Pour moi, qui ai déjà rencontré de nombreuses fois des équipes anglaises sur notre sol et chez eux, j'ai été frappé par le sérieux apporté à la rencontre par des joueurs qui voulaient effacer le souvenir du demi-échec que les nôtres leur avaient fait subir, l'an dernier, à Wembley.

Nous sommes au niveau de nos maîtres

L'équipe d'Angleterre m'est apparue comme une belle machine, dont la mise au point était parfaite. J'ai admiré la technique magistrale de ses joueurs, la volonté qu'ils ont apportée dans la lutte pour le ballon, et ils ont joué à une cadence soutenue. Après un quart d'heure d'observation, comme l'on dit en boxe.

Mais comment l'équipe de France a-t-elle pu résister devant un tel étalage de qualités ?

La raison en est bien simple, et elle ouvre le chemin d'un avenir brillant pour le football français.

Nous avons vu aujourd'hui une équipe de France qui, loin de donner l'impression de l'élève en face de son maître, a su trouver en elle la volonté et le pouvoir de se hisser à son niveau.

Au point de vue technique pure, il faut avouer que les Anglais nous sont encore supérieurs; mais cette supériorité a été combattue facilement par la volonté et le cran de nos « tricolores ».

Une véritable équipe de camarades

Nous avons vu les Français menacer le camp anglais aussi souvent que les Anglais ont pu le faire pour le camp français. La vélocité des nôtres a forcé les défenseurs anglais à faire preuve de tous leurs talents. Parfois, même, ils ont été obligés d'avoir recours à de vieilles ficelles. Les actions françaises étaient empreintes d'une technique qui n'est pas à dédaigner, et nous avons vu aujourd'hui les maîtres courir après un ballon que se repassaient les élèves.

L'équipe de France est une véritable équipe de camarades où chacun se soutient et s'aide sans chercher à briller personnellement. Le football français est sur la bonne voie et la belle victoire d'aujourd'hui couronne une saison brillante et permet de bien augurer de l'avenir du football français.

Je suis persuadé que les Anglais reconnaîtront sportivement que la victoire française fut amplement méritée et qu'ils ont été battus sur leur propre valeur.

C'est un beau jour pour le football français et je suis certain qu'il y en aura encore de nombreux dans l'avenir.



Le match vient de se terminer. Une dernière marche militaire...

Les Anglais nous avaient appris le WM Nous l'avons mieux appliqué dimanche

par Lucien GAMBLIN

Le demi-échec de Wembley sera-t-il effacé de leur palmarès par les joueurs de l'Equipe d'Angleterre ? pensions-nous, dimanche, à Colombes, avant le coup d'envoi du match qui allait opposer notre onze national à celui d'outre-Manche.

Plus massifs, plus calmes et plus autoritaires, paraissaient être les footballeurs britanniques sous la chemise blanche aux manches relevées, en face de nos onze petits gars aux maillots bleus.

Le début de la partie confirma ces impressions. Les bleus évoluaient sur la pelouse en courses sèches, nerveuses et heurtées. La sûre machine adverse se mettait en mouvement lentement, cherchant sa cadence, certaine d'imposer sa manière, confiante dans ses moyens et connaissant ses possibilités.

Mais, si l'on peut encore dire que, dans le travail du ballon, dans son utilisation calculée, dans la facilité de se comprendre les uns et les autres (encore qu'hier, à Colombes, il y eut quelques erreurs), dans le style et le métier, les footballeurs anglais nous sont encore supérieurs, il y a d'autres domaines dans lesquels ils n'ont plus rien à nous apprendre.

Par exemple ! Tout d'abord en ce qui concerne le désir de vaincre. Puis dans l'utilisation du terrain suivant les circonstances, la contre-attaque et l'art de défendre tout près de son but.

La technique anglaise est plus sûre que la nôtre. Elle paraît plus aisée. Le ballon ne semble avoir d'autre maître que le pied britannique, qui le contrôle et en fait une proie facile pour celui-ci.

Mais combien paraissaient longues à se réaliser, dimanche, les actions offensives des joueurs anglais.

A côté des passes rapides, et parfois fulgurantes, de leurs adversaires (Ben Barek ne peinait pas sa ligne, dimanche), les Britanniques continuaient à manœuvrer sur le même rythme lent et compassé qu'ils suivaient depuis le début du match. Mieux encore, ils jouaient parfois en démonstrateurs. Matthews et Smith dribblaient exagérément. Lawton attendait un ballon qui lui arrivait toujours, ou presque. Quand notre Cuissard était sur lui, Carter ne changeait rien à sa placide manière d'opérer.

Et les nôtres s'enhardirent. Ils s'enhardirent d'autant plus que nos attaquants s'étaient rendu compte qu'ils pouvaient forcer les défenseurs britanniques. Puissants peut-être, expérimentés certainement, mais loin de la classe de leurs grands aînés.

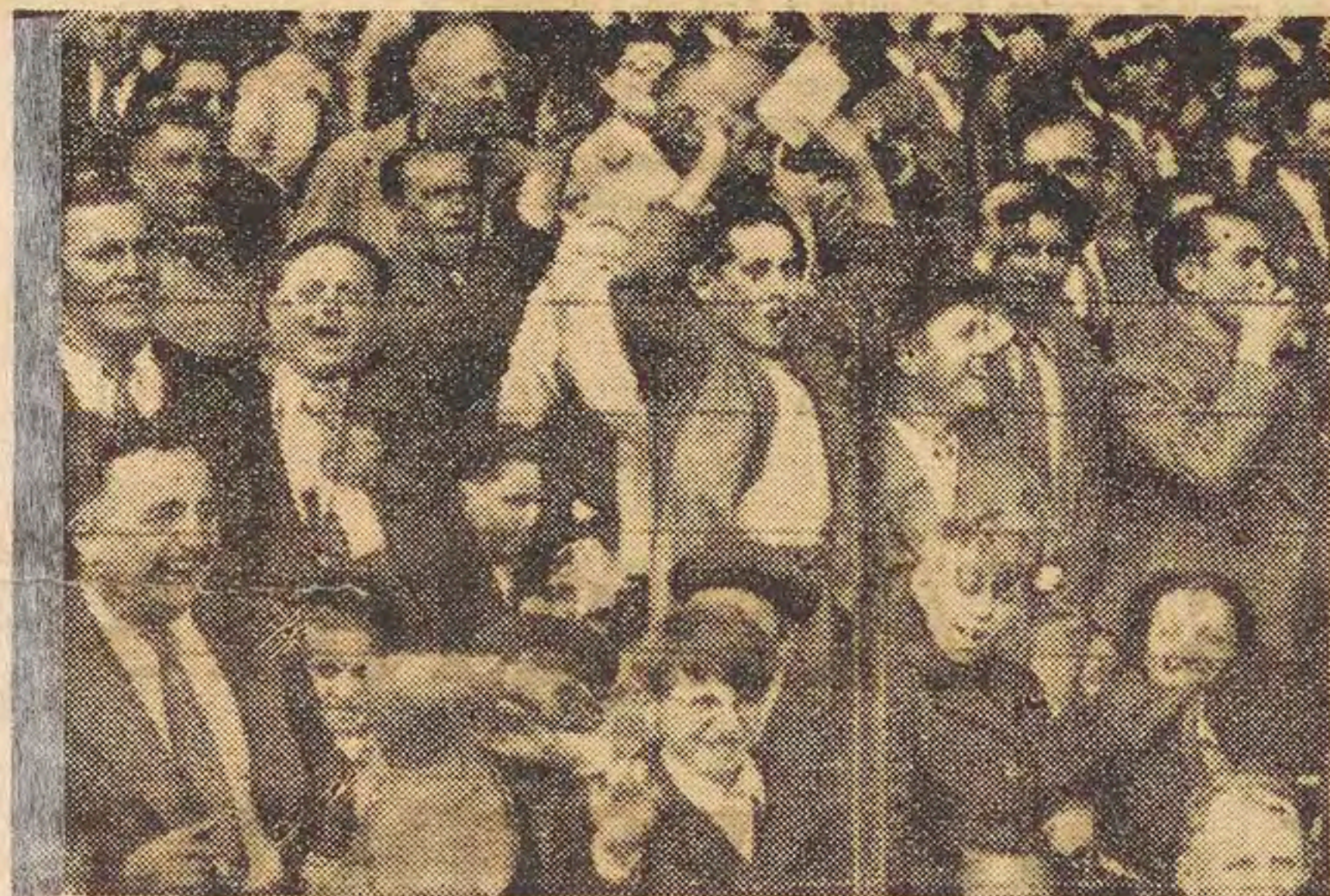
M. Gaston Barreau nous disait, en revenant de Londres où il avait assisté au match Angleterre-Suisse (1-4) : « Les Anglais en avant ça va. Mais en défense ? Où sont les Blenkinsop, Cooper, Hapgood, Goodall, Sproston. Il n'y a pas, actuellement, de tandem Compton-Perminston, en Angleterre, et le jeu s'en ressent car le W. M. qui est pratiqué exige une base sûre. »

La preuve en fut donnée dimanche, à Colombes. Le W. M. des Français fut supérieur à celui des Britanniques qui nous l'ont enseigné. Les ailiers et les inters anglais furent mieux marqués que les ailiers et les intérieurs français.

Certes, nos adversaires ont moins couru que nous, tout au moins jusqu'au moment où Prouff marqua le premier but, et c'est pourquoi nous craignons beaucoup à la mi-temps. Mais après le premier point, nos représentants avaient le vent en poupe. Sous la poussée anglaise qui se fit plus pressante, surtout par les deux excellents demis ailes que sont Wright et Johnson, les nôtres s'accrochèrent, aussi souvent en possession du ballon que leurs adversaires, plus incisifs, plus volontaires, plus spontanés dans leurs actions, ils mirent en émoi les défenseurs anglais qui durent souvent « sauver en touche » et qui avaient derrière eux un portier dont le ballon « brûlait » les mains.

Le football anglais n'a pas encore retrouvé son unité, c'est certain. Mais il est encore de tout premier ordre. Aussi, doit-on se réjouir du succès de l'équipe de France, qui a réussi cette saison, d'inscrire à son palmarès trois victoires magnifiques sur la Tchécoslovaquie, l'Autriche et l'Angleterre.

Les noms des onze joueurs français qui ont réussi à renouveler, en 1946, l'exploit seulement accompli deux fois en quarante ans de football, par une équipe de France (1921 et 1931) sont à graver en lettres d'or au palmarès du football français.



... tandis que, dans les tribunes, le public acclame follement notre équipe victorieuse...



... Scènes d'enthousiasme aussi sur le terrain, où Da Rui est ramené sur les épaules de son camarade Hill...



... Enfin, le public n'oublie pas d'associer le sélectionneur au succès de l'équipe. Et Gaston Barreau doit vaincre sa modestie pour satisfaire les amateurs d'autographes.

LES ANGLAIS SONT D'ACCORD :

Les Français ont mieux joué

que nous

Lundi matin, au breakfast, avant leur départ pour leur pays, les joueurs anglais affichaient une mine plutôt déconfite. On le conçoit aisément. Venu avec l'intention de ne faire qu'une bouchée de notre Onze, et repartir avec un 2 à 1 dans sa valise est assez vexant.

CARTER surtout, qui comptait vaincre par 5 buts, ne cache pas sa déconvenue, et c'est amer qu'il nous confie : « Je suis obligé de reconnaître que les Français ont mérité de gagner, ils étaient plus rapides que nous. Prouff et Cuissard ont été excellents. »

Pour **MATTHEWS** c'est l'aile droite française qui lui sembla être la plus dangereuse. Mais ce qui l'a le plus frappé, c'est la cohésion et le jeu d'équipe des Français, dont il attendait plus d'individualité.

COTATION

Les Français		Les Anglais	
Da Rui	20	Wright	19
Prouff	19	Matthews	18
Cuissard	19	Johnson	18
Ben Barek	19	Smith	17
Aston	18	Carter	17
Trillon	18	Lawton	16
Leduc	17	Hagan	15
Heisserer	17	Hardwick	15
Vaast	16	Franklin	15
Salva	15	Bacuzzi	15
Simibaldi	14	Williams	10

BACUZZI lui est du genre fataliste : « Si votre équipe a gagné, c'est que cela devait arriver. Que voulez-vous, on ne peut toujours gagner. C'est comme au poker, il y a des séries. Mais nous nous retrouverons, et ce jour-là, la chance aura peut-être tourné. »

Mais c'est M. Dewry, président du « Selection Committee », qui analyse les raisons de la défaite anglaise : « Nos joueurs n'ont pas su monopoliser le ballon et se sont laissé prendre de vitesse par leurs adversaires. D'autre part, nous ne nous attendions pas à ce que les Français soient aussi bons sur les balles hautes, et surtout à nous heurter à une défense aussi serrée. A mon avis cependant, à la fin de la première mi-temps, nous aurions dû nous assurer deux buts. »

« Vous avez un goal qui possède la grande classe internationale, et c'est lui qui eut la plus grande influence sur le jeu. Il nous a étonnés par son adresse et sa détente. Votre victoire, méritée, s'empresse-t-il de reconnaître, vous la devez plus à votre portier qu'à vos avants, dans lesquels cependant vous possédez de très bons joueurs, tels Aston, Heisserer et Ben Barek. — M. C.

Le plus enthousiaste
des spectateurs
fut... un Roi



LE match était présidé par le jeune roi du Cambodge qui, d'emblée, conquiert la foule. Le souverain, qui parle un français excellent, connaît son football sur le bout des doigts pour l'avoir lui-même pratiqué. Et il suivit les phases de la rencontre avec un intérêt qui ne se démentit jamais. Même quand les Français marquèrent, sautant allégrement par-dessus les règles du protocole, il se dressa d'un bond juvénile et, les deux bras en l'air, applaudit à tout rompre. Il a exprimé au président Rimet, son voisin, le désir de voir se disputer, l'an prochain, en France, un France-Indochine, au sujet duquel il a bien voulu déclarer :

— Je crois qu'en dépit de la valeur de l'équipe de France, en raison de la valeur de notre football, ce match ne serait pas gagné d'avance par vous. Et même...



La belle contre-attaque d'un centre catalan.

C'est parce qu'il a désobéi à sa femme que Poch a permis à Carcassonne de faire coup double

(De notre envoyé spécial Géo VILLETAN)

TOULOUSE

Si l'on veut connaître l'ambiance d'une finale de rugby, si l'on veut communier d'idées avec les partisans de l'une ou l'autre équipe engagée, si l'on veut se laisser aller au vertige que provoque un tel événement, il faut aller à Toulouse, car la cité rose a retrouvé, depuis que le sport du ballon ovale a repris ses droits d'antan, son effervescence oubliée depuis 1927-28.

Lorsque retentit le coup de sifflet final, que Carcassonne eut pris possession de la Coupe vaillamment gagnée, la joie explosa dans la colonie imposante des visiteurs d'un jour.

— Le coup double est réussi! clamait M. Paul Barrière, l'animateur du club audois et en passe demain de prendre la présidence de la Ligue de rugby à Treize.

Poch, « le démon du Stade »

— Poch fut notre meilleur avant, confiaient les joueurs après avoir porté leur capitaine en triomphe.

Poch se révéla, par sa puissance, sa fougue extrême, un véritable « démon du stade ». Voici quelques années, il avait raccroché, puis s'était installé blanchisseur à Carcassonne, s'était marié.

— Tu ne joueras plus au rugby, lui avait dit son épouse, cela suffit.

Et Poch, en mari modèle, s'était incliné, jusqu'au jour où, rompant avec la promesse faite, il reprit du collier pour conduire son équipe à la victoire.

Puig-Aubert, l'« homme caoutchouc »

La façon dont, par ailleurs, Puig-Aubert, le petit arrière catalan, devenu épiciier à Carcassonne, conduisit sa partie, fit éclater tout autour de nous cette réflexion :

— Remarquez comme il jongle, roule à terre, se relève, bondit, on dirait un homme en caoutchouc.

Adroit comme un singe, avec en plus des gestes félins, Puig-Aubert fut un des meilleurs hommes de son équipe avec le jeune Llary, avec l'ouvreur Guilhem, qui révélèrent des qualités internationales, avec Trescazes, qui avait retrouvé sa verve.

Chez les Catalans, bien sûr, on montrait quelque amertume. M. Laborde avait enfoncé profondément sa casquette grise pour conclure :

— Nous avons été lents en trois-quarts, lourds en avants, nous sommes battus par meilleurs que nous.

Un homme émergea de ces fougueux rugbymen du Castillet, dont l'énergie du désespoir atteignit un maximum sur la fin de la partie, ce fut le centre Dejean. Il attaqua, démarra, mais ne put rien contre un adversaire bien au point, un adversaire que Poch enleva avec brio, Poch qui, sans doute, en rentrant chez lui, aura entendu son épouse, convertie, lui dire entre deux baisers :

— Tu ne m'as pas écoutée, mais tout de même ton incartade en valait la peine.



A la mi-temps, Poch a réuni ses joueurs et leur donne des conseils, conseils sans doute inutiles, puisqu'on aperçoit au loin le tableau d'affichage qui indique déjà que Carcassonne mène par 15 à 5

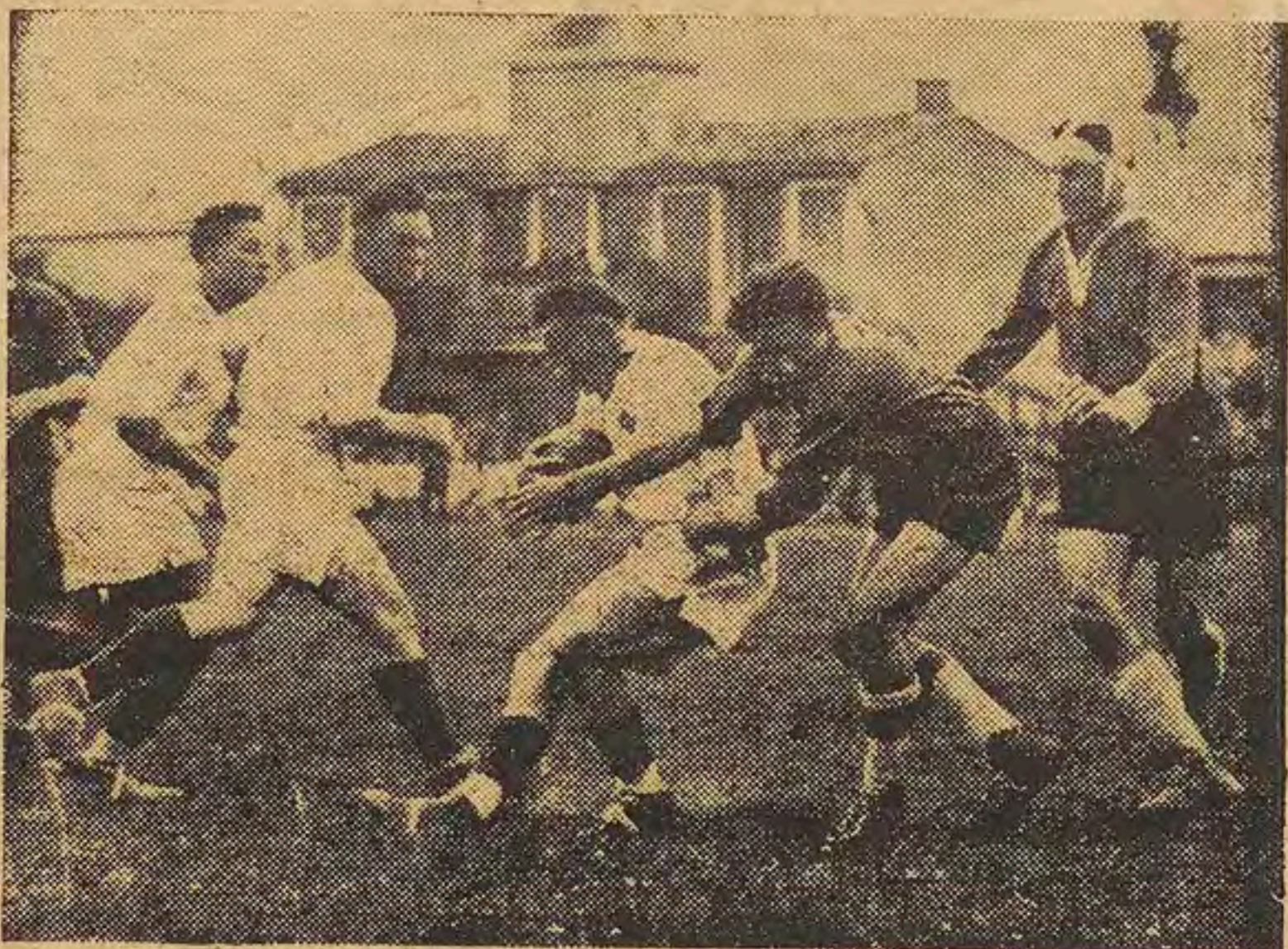
Entre Languedociens ce fut la clôture du rugby à XIII



Le Carcassonnais Llari s'est échappé et amorce une offensive.



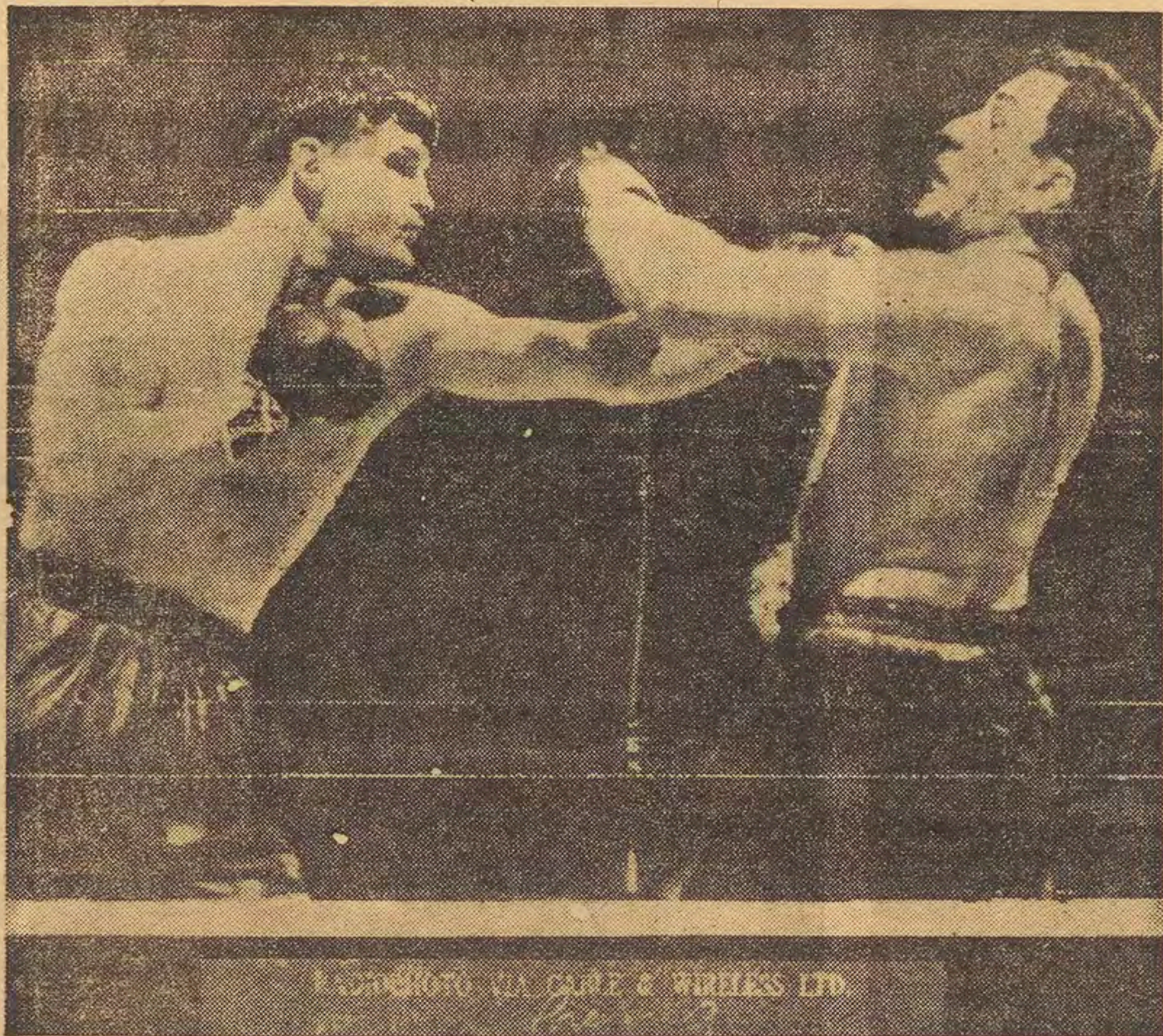
Carrère tente de passer le ballon à Drevet, mais Trescazes s'oppose à cette initiative.



Cet avant catalan ne conservera pas longtemps la balle.



Le tailonneur carcassonnais Martin ouvre à la manière d'un trois-quart et va servir Guilhem.



WOODCOCK A SECOUÉ MURIELLO, MAIS...

Le lourd américain Muriello a battu le champion d'Angleterre Woodcock par k.o. Mais ici, au quatrième round, Woodcock (à gauche) secoue sérieusement l'Américain, qui se ressaisira à la reprise suivante. — (Par béliogramme de New-York.)

Nous devons battre la Suisse, comme la Grande-Bretagne par 5 victoires à rien

L'EQUIPE de France de Coupe Davis est actuellement à pied d'œuvre, c'est-à-dire à Montreux, pour y jouer vendredi, samedi et dimanche un quart de finale de la zone européenne.

Réussira-t-elle, là, l'exploit qu'elle réalisait au stade Roland-Garros en battant sur toute la ligne sa rivale de Grande-Bretagne ?

H. Cochet, son conseiller technique, à qui nous avons posé cette question, nous a répondu d'une façon très affirmative :

— Il est certain, déclara-t-il, que Jost Spitzer, n° 1 de l'équipe suisse, est un joueur de très bonne classe. Il l'a d'ailleurs prouvé par certains résultats qu'il obtint aux dépens de Petra, Destremau et M. Bernard.

« Cependant, je reste convaincu que, dans leur forme actuelle, Petra et Pelizza ne peuvent manquer de battre Spitzer. Si solide que soit le jeu du champion suisse, il ne résistera pas aux coups « dévastateurs » du grand Yvon et de son ami Pierrot. Quant au sort du second joueur suisse, qui sera probablement R. Bunzer, inutile d'en parler.

— Ainsi, tu escomptes déjà quatre victoires en double ?

— Mais oui, et c'est d'ailleurs, je crois, le sentiment de « Toto », lequel, à nos côtés, confirme cette proposition d'un hochement de

déclare Henri COCHET

tête qui indique toutefois une certaine réserve.

— Et le double ?

— Nous devons le gagner aussi. En l'absence de Destremau retenu à Paris, « Toto » décidera samedi qui, de Petra ou de Pelizza, sera, en double, le partenaire de Marcel Bernard, et la partie en question passera sans doute à notre compte quoique, en vérité, l'équipe Spitzer-Buzer soit une des meilleures associations européennes.

On ne peut être plus optimiste. Aussi bien sait-on que notre brillant « mousquetaire » n'a jamais péché par l'excès contraire.

En fait, on a tout lieu de croire en son pronostic : ce serait une grosse, une très grosse surprise si notre équipe ne se qualifiait pas à Montreux pour jouer une demi-finale de la zone européenne contre les vainqueurs du match Tchécoslovaquie-Yougoslavie.

Du reste, il paraît probable que, tandis que nous éliminerons la Suisse, la Yougoslavie, la Chine et la Suède feront subir le même sort à leurs adversaires respectifs, à savoir : la Tchécoslovaquie, la Belgique et l'Irlande. Ch. GONDOUIN.

L'as de la vitesse, Arie Van Vliet a son secret



La Haye.

(De notre envoyé permanent.)
QUAND on voit pour la première fois Arie Van Vliet, l'as de la vitesse et champion du monde, on a l'impression de se trouver en présence d'un étudiant de l'Université d'Utrecht.

Il vit comme un sage et pourtant toutes les maisons lui sont ouvertes : tout le monde est fier de lui parler. L'enthousiasme, l'admiration qu'il peut soulever à Amsterdam, à Utrecht, ou ailleurs en Hollande, après une victoire, ne sont qu'un pâle reflet de l'adoration dont il est l'objet dans la petite ville de Woerden, au centre des Pays-Bas, où le champion demeure depuis de longues années... Arie Van Vliet, propriétaire

ET DÉJÀ IL PRÉPARE LE CHAMPIONNAT DU MONDE

taire d'un grand garage, y mène une vie très calme, très régulière, une attendrissante vie de famille... C'est là, dans ce petit coin tranquille, que j'ai bavardé avec lui.

— Quel âge avez-vous exactement, Arie ?

— Je suis né le 18 mars 1916, j'ai fêté, il y a deux mois, mes 30 ans. Dans le garage je vois un charmant petit garçon qui s'amuse avec une bicyclette miniature.

— Je crois, Arie, que le fils va suivre les traces de son père et qu'il sera un jour un autre champion.

Van Vliet sourit, prend son fils dans ses bras et me dit :

— Il vient d'avoir cinq ans. Il est fou de la bicyclette, comme tous les enfants dans notre pays. Il est trop tôt encore, pour savoir s'il deviendra coureur ou non. Il décidera lui-même. Je ne l'encouragerai pas dans cette voie, je vous l'assure.

Puis, nous parlons « cyclisme » et je demande au champion de donner des explications sur ses méthodes d'entraînement. Arie Van Vliet a un malicieux sourire.

Plus tard je révélerai mon secret

— Au début de ma carrière, mon ancien entraîneur, Guus Schilling, me conseillait toujours de ne jamais dévoiler le système de son entraînement. Plus tard, quand je renoncerais au cyclisme, je ferais connaître mon secret...

Cependant, il n'est un secret pour personne qu'au cours de l'hiver dernier vous avez relâché votre entraînement.

— C'est exact ; cet hiver je m'occupais beaucoup de mon garage, mais depuis deux mois je travaille ferme.

Soudain, je lui parle du prochain championnat du monde. Je remarque que ce sujet le passionne tout particulièrement. D'ailleurs, écoutez-le.

— La forme revient, et dès le mois de juillet je serai en possession de

tous mes moyens. Je veux défendre et conserver mon titre et je mettrai tout en œuvre pour réaliser ce projet. Consultez mes derniers résultats et vous comprendrez mon optimisme.

— Que pensez-vous de vos concurrents les plus directs ?

— Scherens et Gérardin, sont ceux que je crains le plus. Pourtant mes deux rivaux devront se méfier de Gosselin et de Sentleben. Quant à moi j'ai un sérieux et terrible concurrent en Derksen. Vous le verrez à l'œuvre à Zurich.

Un champion du monde cherche des contrats

— Croyez-vous que d'autres pays pourront produire les sprinters capables de causer une surprise ?

— Je ne le crois pas directement, mais le Danemark possède en Koblauch, un champion d'une grande classe internationale. Quant à l'Italie il y a Alstofi, un outsider, qui demeure toujours dangereux.

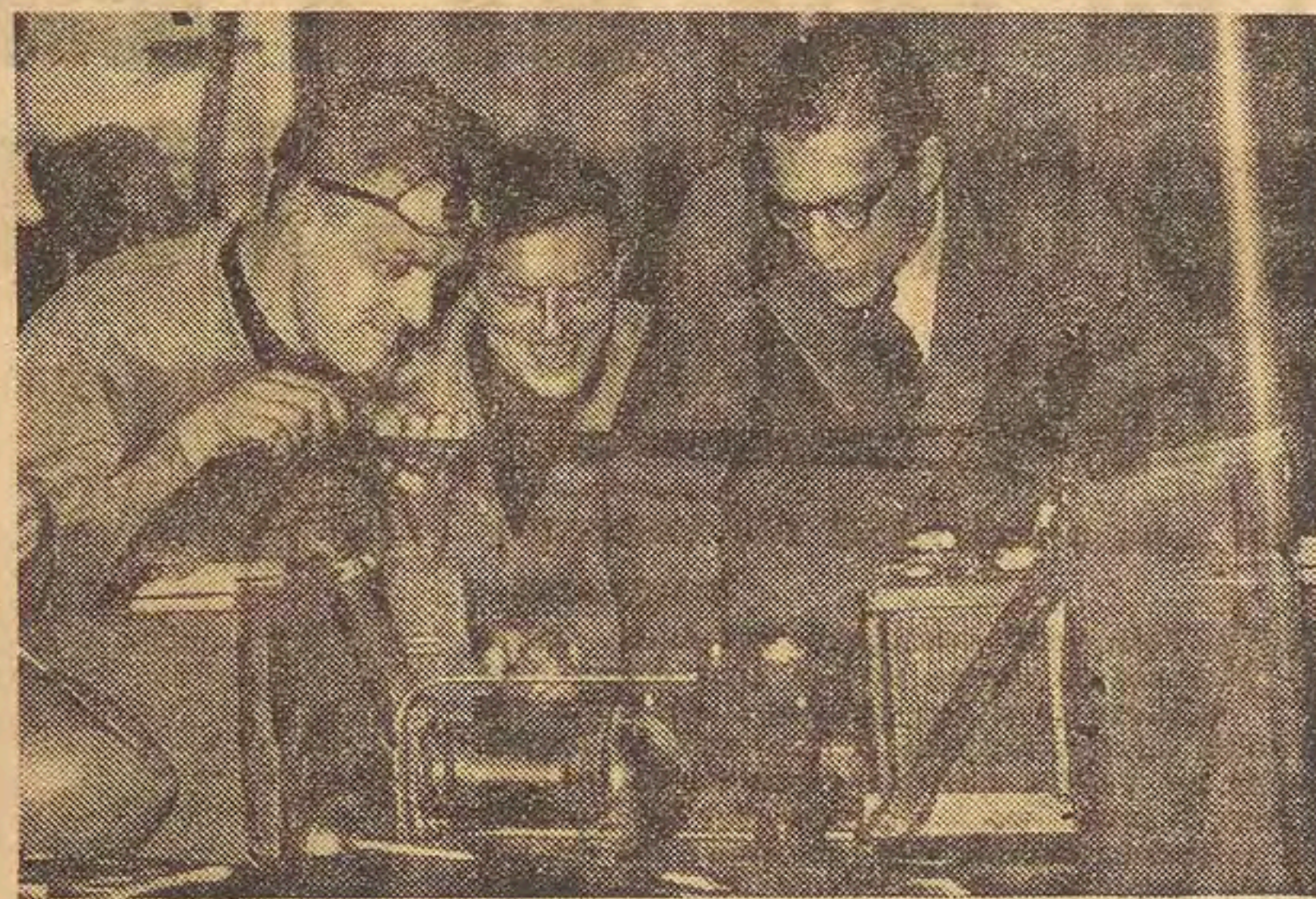
Avez-vous beaucoup d'engagements ?

Le champion du monde me montre une liste de ses contrats en Hollande, Belgique, Suisse, Danemark. Je cherche en vain un engagement en France. Est-ce une question du change qui empêche le champion du monde de courir à Paris ?

Puis, l'actuel teneur du titre mondial me fait visiter son garage, tandis que Mme Van Vliet me présente le plus jeune enfant de la famille.

Et voici mon deuxième, s'exclame Arie. Il se porte bien, n'est-ce pas, pour ses douze mois, regardez-le bien. Comme il remue déjà bien ses petites jambes. Non ! ce n'est pas pour y vivre de mes rentes que je reste dans ma petite ville. Je suis sans doute un solitaire, mais je songe aussi à l'avenir...

MARSLAND,



Van Vliet examine dans son garage un moteur en réparation.



Le champion du monde n'ignore aucun des secrets de la soudure

l'Alliance
MARIAGES LÉGAUX
48, 8° de STRASBOURG — PARIS

POUR TOUS LES SPORTS...

HUNGARIA

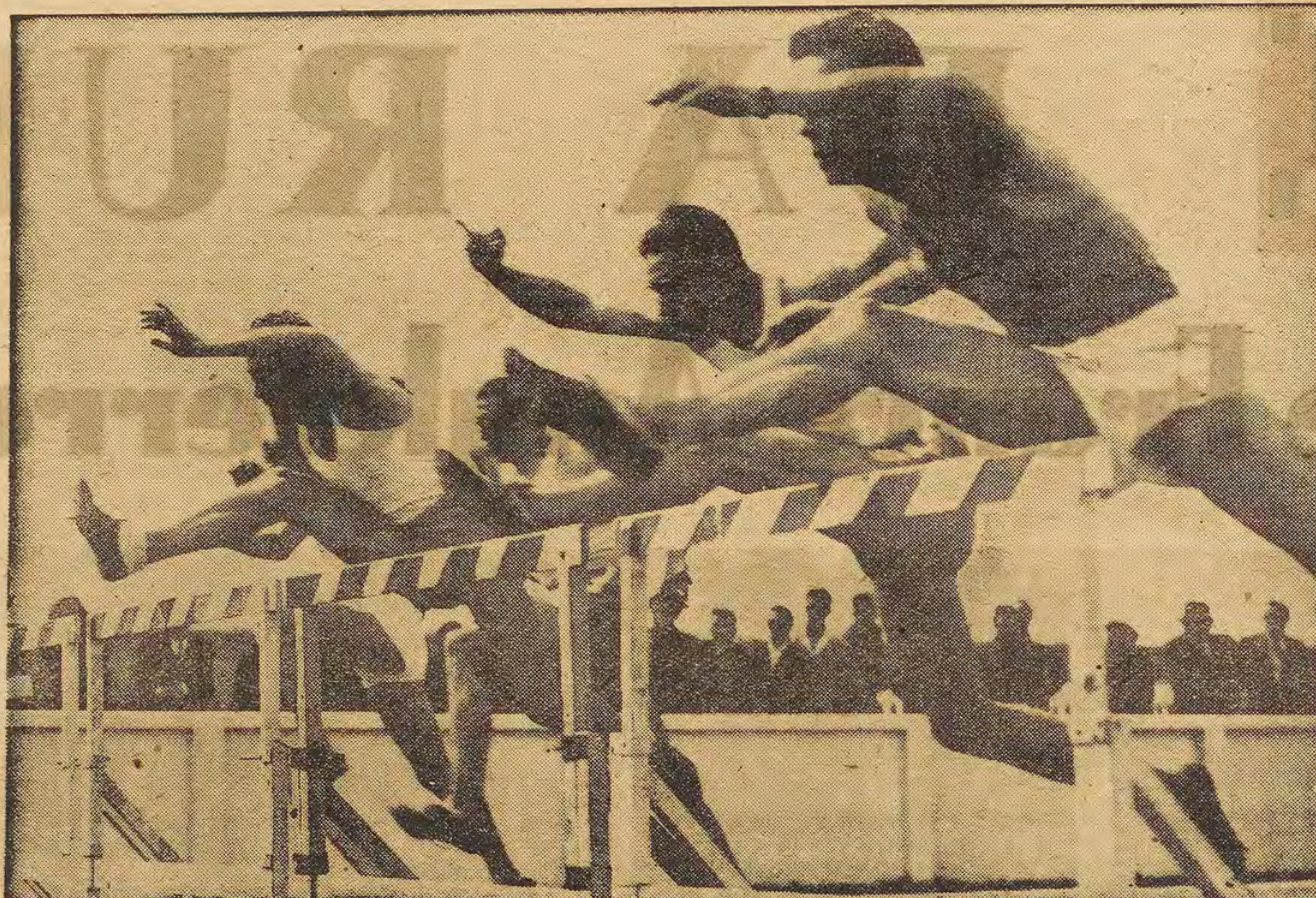
BUT
Rédaction - Administration
Publicité
100, rue de Richelieu
Téléph. RIC. 81-55 et la suite
ABONNEMENTS :
6 mois 200 fr.
1 an 400 fr.
Compte courant : Paris 5390-08
R. BALLI, imprimeur
Imprimerie spéciale de « But »
100, rue de Richelieu, Paris (2°)
Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

LES BONS DE LA LIBÉRATION
A INTÉRÊT PROGRESSIF
SONT RÉMBOURSABLES À VUE
SANS AUCUNE FORMALITÉ
AU BOUT DE SIX MOIS
Le Dir.-gérant : Philippe BARRES

PETITES ANNONCES
Demandes d'Emploi
(EXTRA). Chauffeur-mécanicien, tous permis, bicolant. H.C.A., 25, rue de Moscou, PARIS-6°.
Travaux à façon
T.S.F. Réparations toutes marques. 30, rue du Faub.-St-Martin. BOT. 26-60.
Autos, motos, vélos 80 fr.
A vendre : vélomoteur MONET-GOYON, peu roulé. — DAN. 75-08.
A v. tandem moteur, état neuf. NATHAN, 42, r. Cléry. GUT. 23-58. 9 h. 30 à 12 h.
Particulier vend bicyclettes dame et homme. OPE. 14-39.
Tandem à vendre, état neuf, pneus neufs, 6 vitesses, éclairage.
3 bicyclettes neuves H. et F. Peugeot.
Ecrire : But, N° 917.
Particulier vend fourgon 1016 S.T. 6 Delahaye 65. — BNT. 11-76.

La récompense de l'effort

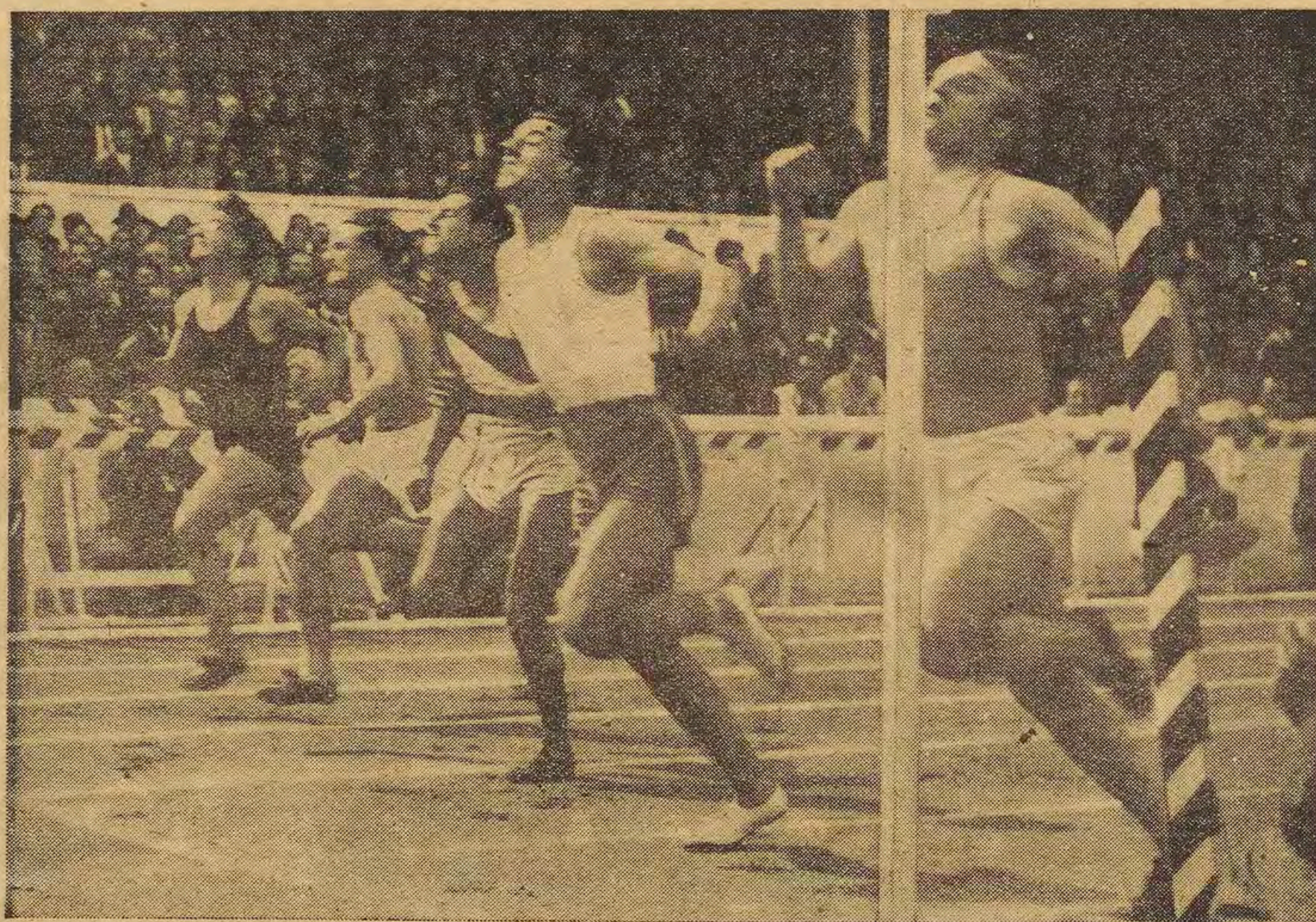
Insignes et objets d'art
ROGER EDET
230, FAUBOURG SAINT-ANTOINE, PARIS. XI^e
Vends Sandford 6 CV, parfait état, pneus neufs, 12, rue Bossuet, MONTROUGE.
Camionnette Primaquatre 600 kgs. Bon état de marche.
14, allée des Clitiaux, Issy-les-Moulineaux.
Occasions diverses 75 fr.
A vendre Caméra Pathé 8 m/m 5 et 1 Alta Movex 8. — 11, rue de la République, LES LILLES. — NOB. 93-22.



Ci-dessus : Breittmann franchit 4 mètres à la perche, meilleur saut français depuis plusieurs années.

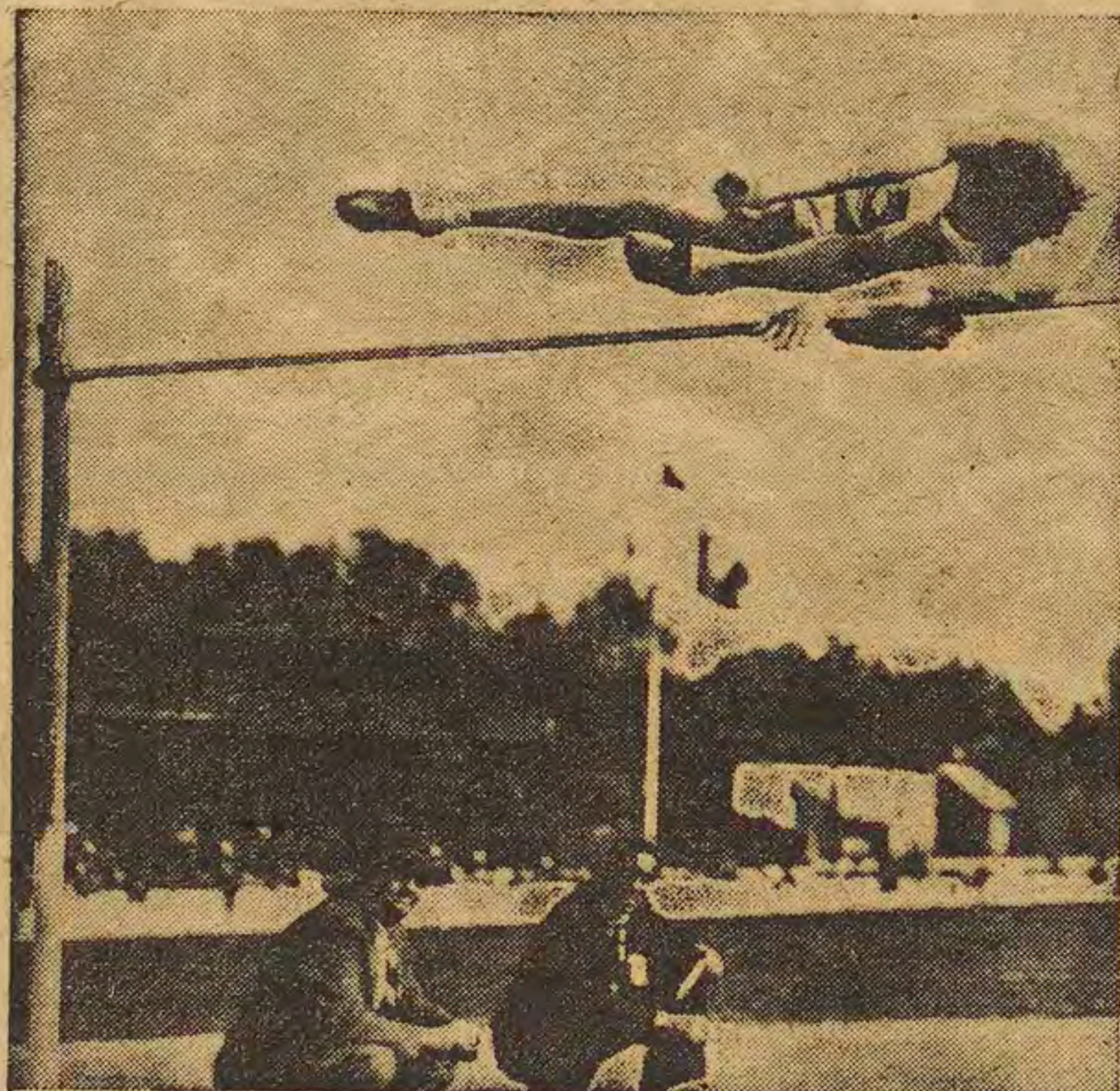
Ci-contre : Omnes (à droite) va gagner le 110 mètres devant Richard (le second de droite à gauche).

L'athlétisme français à démarré à Toulouse



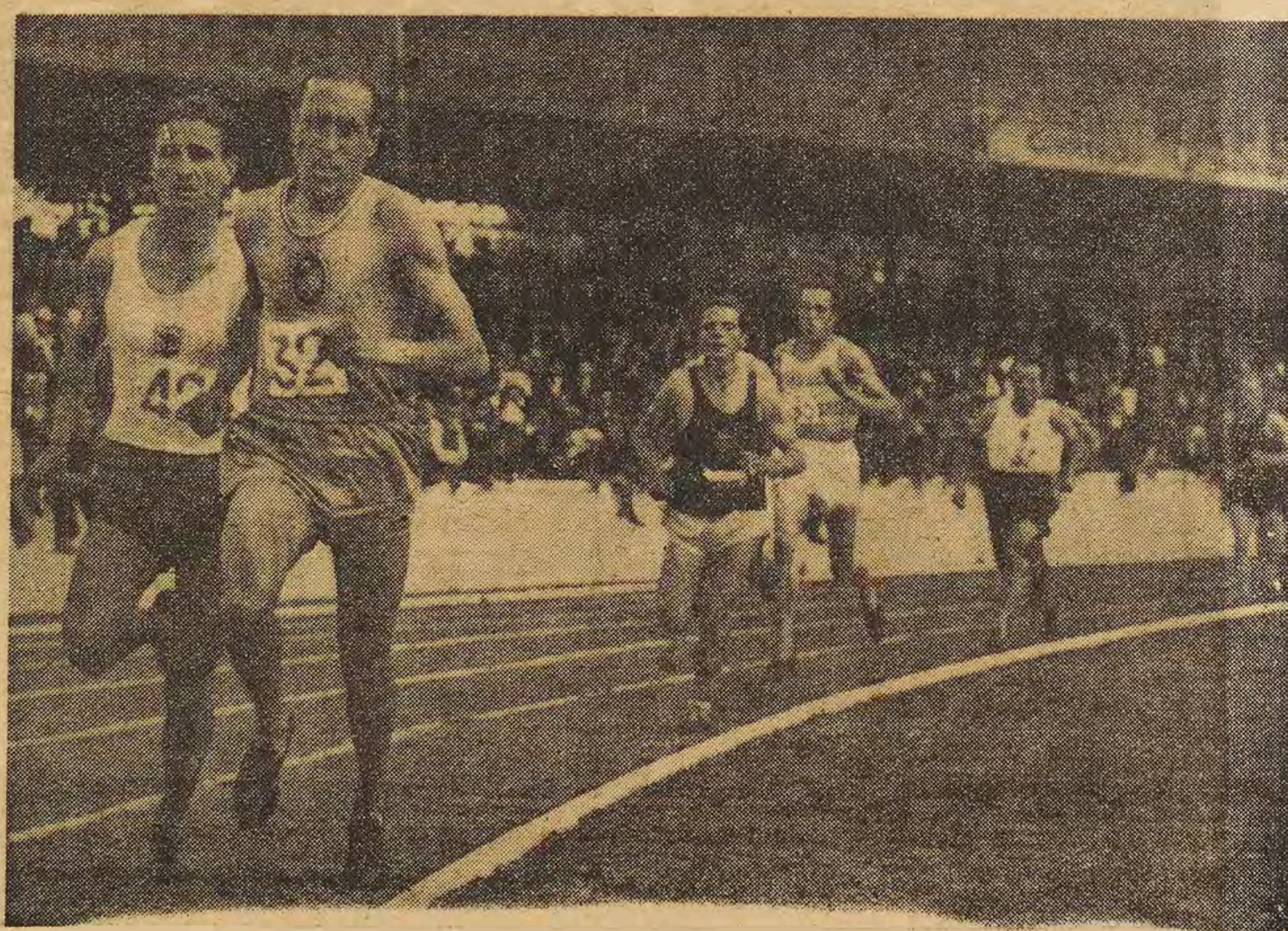
Maloubier gagne le 400 mètres à l'« arraché » devant Arifon.

Ci-contre, Sigonney enlève de justesse le 100 mètres devant Lacaussade et Langlois



Audouy franchit la barre à 1 m. 85 et rate de peu 1 m. 88
« La forme vient, a-t-il constaté, j'ai confiance en l'avenir... »

A droite, Pujazon mène dans le 3.000 mètres devant Battaglia



BUT

DA RUI

Héros de France-Angleterre

